bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 431 novembre 2020

© TantiPlana

Hervé Guerrisi,
marqué par son histoire familiale italienne et par la figure de l'étranger

Anne Fagot-Campagna,
la maladie comme un défi à relever

© Anne FAGOT-CAMPAGNA

© Magazine L'appel - Gérald HAYOIS

Luc Maréchal,
wallon, chrétien et écologiste

Juliette Richir
chez les demandeurs d'asile de Lesbos

© Juliette RICHIR

MENSUEL (ne paraît pas en juillet et en août) - NOVEMBRE 2020 - N° 431 PRIX: 2,50 € DÉPÔT LIÈGE X - P302066 RUE DU BEAU MUR, 45 - 4030 LIÈGE

© D.R.

Édito

À DIEU, THIERRY !

Il y a six mois, tout le monde parlait du coronavirus, mais peu d'entre nous étaient directement affectés dans leur entourage. L'annonce d'une issue fatale paraissait souvent lointaine. Avec cette deuxième vague, il en est, dramatiquement, tout autrement. Et, cette fois, *L'appel* est touché de plein fouet. En quelques jours, la cruelle maladie vient de nous arracher un de nos piliers : l'abbé Thierry Tilquin. Il venait d'être testé positif à la covid-19 et est décédé à son domicile, ce 23 octobre. Une immense tristesse s'est depuis emparée de l'équipe du magazine, et l'effroi nous étreint.

Thierry n'était pas uniquement investi dans *L'appel*. Il l'était aussi dans la paroisse de Bouge, au Centre de formation Cardijn dont il avait été directeur et où il était formateur, ainsi qu'à Lumen Vitae, où il enseignait depuis 2014. Et ce à côté d'interventions à l'étranger (Cameroun, Philippines, Haïti…). Thierry était un de ceux sans qui *L'appel* ne pourrait exister et accomplir le 'miracle mensuel' que constitue la production de chaque numéro.

Enfant du Petit Séminaire de Floreffe, qui l'a formé quand Louis Dubois en était le supérieur, Thierry est devenu théologien en 1987. Lorsque l'abbé Dubois rejoint *L'appel* en 1992, il emmène dans ses bagages cette recrue qui, comme lui, se bat alors contre la gouvernance imposée par l'évêque de Namur. Ce jeune théologien libre et indépendant en avait directement été victime : l'évêque venait en effet tout bonnement de le licencier, lui et l'équipe théologique du Grand Séminaire…

À *L'appel*, porteur d'un superbe regard évangélique sur les questions d'actualité et de société, Thierry a l'art d'en décaler l'analyse, et de les aborder avec tendresse, amour et respect d'autrui. Il possède des connaissances immenses, mais ne s'emploie pas à en faire état à tout moment. Grâce à elles, il apporte une parole originale permettant de voir comment faire résonner '*la petite musique de* L'appel'. Sans dogmatisme ni prêchi-prêcha. Mais en tant que journaliste. Thierry ne l'était à l'origine pas. Cependant, il aura vite fait siens les réflexes de tous ceux qui travaillent dans les médias. Pour lui, *L'appel* est un 'vrai' magazine d'actualités. C'est donc à l'aune des préceptes professionnels du journalisme qu'il faut y participer, et non en tant que clerc ou théologien.

Non content d'être une de nos meilleures plumes, il acceptera de prendre part à la gestion de l'ASBL qui chapeaute le magazine. Il y veillera aux finances, et aux moyens permettant le maintien en vie d'un organe de presse libre, indépendant du financement de la hiérarchie catholique. Il sera un défenseur de notre politique d'ouverture et de dialogue entre les convictions. Il se préoccupera aussi de l'avenir, à envisager dans un monde en complète révolution.

Thierry était un homme charmant, affectueux, semblant toujours de bonne humeur. Et un cuisinier hors-pair, toujours prêt à recevoir à sa table l'équipe de rédaction lorsque son habituelle salle de réunion n'était pas disponible. Personne n'aurait raté pareils rendez-vous, tant étaient communicatives la chaleur et l'humanité qui en émanaient.

Thierry, tu vas énormément nous manquer. Sans toi, *L'appel* ne sera plus *L'appel*. Celui où l'on pouvait compter sur ton regard, ton aide, ton avis. Nous savons que, où que tu sois, tu continueras à soutenir notre combat. Nous ne te remercierons jamais assez pour tout ce que tu nous as apporté.

Rédacteur en chef

Président du Conseil d'administration

(Le texte de l'éditorial initialement prévu pour ce numéro est consultable sur notre site internet : www.magazine-appel.be)

Sommaire

a Actuel

Édito
À Dieu, Thierry ! **2**
Penser
Amitié sociale **4**
Parole
Pas si simple, Matthieu ! **5**
À la une
Obligés de vivre masqués **6**
Les germes d'un monde meilleur ? **8**
Croquer
La griffe de Cécile Bertrand **9**
Signe
Faire renaître l'Église, est-ce possible ? **10**
Dans l'enfer de Moria **12**

Comprendre la crise derrière un masque.

Vécu v

Vivre
Ça roule pour le vélo **14**
Rencontrer
Luc Maréchal : « *Chacun est digne d'intérêt, quel qu'il soit* » **16**
Voir
Sur les pas du cheval ardennais **19**

Luc Boreux redonne vie à une race ancestrale.

s Spirituel

Croire ou ne pas croire
Une instruction à charge et à décharge **22**
L a tyrannie des *Likes* **23**
La largesse du regard **24**
Le regard critique de l'autre est un assassin **25**
Corps et âmes
Vaincre le cancer du sein **26**

Des images de soi versus des images des autres.

Culturel c

Découvrir
Hervé Guerrisi : vers ses racines et au-delà **28**
Médi@s
Félicien Bogaerts sur le front écologique **30**
Planche
Amour, espoir et dignité **32**
Portée
Un savoureux *pic-nic* **34**
Pages
Un monde en ruine **36**
Livres **37**
Notebook et Messagerie 38

Un spectacle qui fait découvrir autrui.

L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Joseph DEWEZ, José GERARD, Gérald HAYOIS, Michel LEGROS, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVEILLE, Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN (†), Christian VAN ROMPAEY, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Hicham ABDEL GAWAD, Floriane CHINSKY, Laurence FLACHON, Armand VEILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les contributions de nos chroniqueurs n'engagent que leurs auteurs. »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement – Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège
☎ + 🖷 04.341.10.04
Abonnement annuel : 30 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
secretariat@magazine-appel.be
http://www.magazine-appel.be/

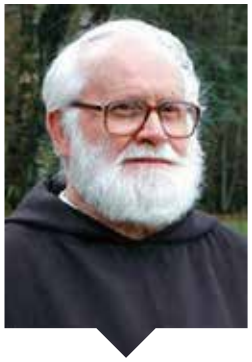
Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - 🖷 04.341.10.04
marketingpublicite@magazine-appel.be

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

En référence à François d'Assise

AMITIÉ SOCIALE

Armand VEILLEUX
Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Dans la dernière encyclique du pape François, *Fratelli tutti*, l'appel à l'amitié sociale et à l'amour politique s'inscrit dans une vision mystique du peuple.

Dans sa deuxième encyclique, *Laudato si'*, le pape François abordait la question de l'écologie d'une façon tout à fait originale, avec son concept d'écologie intégrale. Il s'agissait de rétablir l'harmonie au sein de la création tout entière et entre celle-ci et son créateur. Dans sa troisième encyclique, sous le titre *Fratelli tutti* emprunté encore une fois au *poverello* d'Assise, il éclaire tous les aspects des relations entre les humains avec la notion d'amitié sociale.

Certains théologiens, et non des moindres, prisonniers d'un certain univers conceptuel européen, ont pu penser, au début du pontificat de François, qu'il lui manquait une vision théologique. Or, chacun de ses grands textes, depuis *Evangelii Gaudium* jusqu'à celui-ci, nous offre une vision globale très cohérente des réalités humaines et divines, profondément enracinée dans l'Évangile.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

Au cœur de cette vision globale, où « *tout se tient* », comme il aime à le redire, il y a la notion de peuple fidèle, qui ne peut être qu'un peuple de frères et de sœurs ayant tous le même Père. Déjà du temps où Jorge Mario Bergoglio était archevêque de Buenos Aires, baignant dans la vision de la théologie du peuple élaborée par ses compatriotes Lucio Gera et Rafael Tello, il avait développé ces notions de fraternité et d'amitié sociale. Et dès le soir de son élection comme pape, il invitait le peuple de Rome à prier sur lui : « *Prions les uns pour les autres. Prions pour le monde afin qu'il puisse y régner une grande fraternité.* » Les premiers mots de cette troisième encyclique sont une citation de François d'Assise qui recommande à ses frères et à ses sœurs une fraternité qui transcende toutes les barrières de distance physique et de cultures.

Ce texte se voulait d'abord une réflexion sur la relation fraternelle entre les religions, dont on trouve un exemple dans la déclaration commune de François et du grand iman Ahmad Al-Tayyeb, signée à Abu Dhabi, le 4 février 2019. Dans ce document, les deux chefs religieux se reconnaissent comme des frères jetant ensemble un regard sur le monde contemporain. Cette intention première se retrouve dans le huitième et dernier chapitre de l'encyclique. Entretemps, la crise de la covid 19 et la réponse en ordre dispersé des divers pays a révélé de façon évidente certains traits négatifs du monde actuel, qu'analyse le premier chapitre et auxquels les chapitres suivants offrent une ligne de solution tirée de l'Évangile.

LA TENDRESSE EN POLITIQUE

Face à la croissance du populisme, François offre une vision du 'peuple' qui est une catégorie non pas logique, mais mystique. Pour lui, faire partie d'un peuple c'est partager une identité commune qui est le fruit de relations sociales et de cultures, ainsi qu'un projet commun. L'amitié et la fraternité ne s'expriment pas seulement dans une relation de personne à personne, mais aussi dans des relations sociales, économiques et politiques qui s'efforcent de construire des communautés. C'est ce que François appelle l'« *amitié sociale* », ou encore la « *charité politique* », qui présuppose une maturité du sens commun considérant que chacun de nous est pleinement une personne lorsqu'il est membre d'un peuple ; et qu'en même temps, il n'y a pas de peuple sans le respect de l'individualité de chaque personne.

« *En politique, il est aussi possible d'aimer avec tendresse* », affirme François. « *Dans l'activité politique,* écrit-il, *les plus petits, les plus faibles, les plus pauvres ont le droit de prendre possession de notre âme, de notre cœur.* » Cet appel aux hommes politiques à introduire de la tendresse dans leur activité politique, tout autant que dans leur vie privée, a quelque chose de rafraîchissant en ces temps de querelles politiques parfois assez âpres en certaines parties du monde. ■

« Il placera les brebis à sa droite… » (Matthieu 10,31)

PAS SI SIMPLE, MATTHIEU !

Gabriel RINGLET

Que de simplismes à propos du jugement dernier ! Il faut oser s'éloigner de Matthieu pour tenter d'élargir le regard.

Je ne suis pas sûr que Matthieu s'y connaissait en moutons. Et en chèvres encore moins ! Pour collecter les impôts, ça oui, il savait y faire. Petit fonctionnaire subalterne méprisé en fonction de son lien avec l'occupant, le bureau des douanes n'avait plus de secret pour lui. Assis à la gabelle de Capharnaüm (le poste frontière où il percevait les taxes), ce gabelou pouvait séparer les pièces de monnaie de différents pays et se montrer un as de l'imposition. Mais avait-il jamais mis les pieds dans une chèvrerie ? Et que savait-il de la coexistence entre les brebis et les boucs ?

Dans mon prieuré du Brabant wallon, ne me demandez pas de séparer mes chèvres et mes moutons. Oui, il leur arrive d'un peu se bagarrer, et je vois bien que ma petite chèvre préférée a parfois tendance à prendre le pouvoir. Mais de là à placer les brebis à droite au royaume de la vertu, et les chèvres à gauche « *dans le feu éternel* », il y a un pas que même l'Évangile ne me fera pas franchir !

MOINS JOURNALISTIQUE

Qu'est-ce qui lui prend, Matthieu, à tomber lamentablement dans le piège des médias racoleurs : les bons et les méchants, les justes et les injustes, les Noirs et les Blancs ? À l'heure des identités meurtrières, comme il est facile de renvoyer les chèvres chez elles pour ne rester qu'entre moutons ! Je ne parviens pas à croire que Jésus, qui n'a cessé de bénir et de glorifier, se mette soudain, quand les choses tournent mal, à maudire et à condamner.

Alors quoi ? Une chose est limpide dans cette fresque du jugement dernier à laquelle Michel Ange a donné une ampleur cosmique impressionnante : l'homme est appelé à se révéler dans sa nudité. Au tribunal de l'existence, l'heure est au discernement, et le juge ne pose qu'une seule question : avez-vous accueilli, nourri, abreuvé, habillé, visité ?

C'est bien en cela que la comparaison entre les brebis et les chèvres paraît un peu boiteuse. Car justement, dans la suite du texte – et c'est original -, l'Évangile n'oppose pas le vice et la vertu, à supposer que le vice soit caprin et la vertu ovine. Il interroge sur la compassion. Même pécheurs, notre miséricorde nous sauve. Il eût mieux valu, cher Matthieu, mais c'eût été moins journalistique, que tu dises pourquoi certaines chèvres et certaines brebis s'en vont ensemble vers la droite alors que d'autres chèvres et d'autres brebis se rendent plutôt à gauche.

L'AMOUR NE SUFFIT PAS

Que de personnes rencontrées en pays de souffrance m'invitent à élargir mon regard sur le jugement dernier. Je suis souvent frappé par le courage de ces femmes et de ces hommes qui accompagnent jusqu'à perdre souffle, qui nourrissent d'affection, qui abreuvent de délicatesse, qui enlacent celles et ceux qui tremblent dans la nudité de leur maladie, qui rejoignent jusqu'au bord de la route ou jusqu'au fond des prisons des 'étrangers' qui appellent au secours. Mais ce que m'apprennent surtout ces compagnes et ces compagnons de grandes traversées intérieures, c'est que la générosité, le dévouement, le don de soi ne permettent pas toujours d'en sortir. Oui, ils aiment. Ils aiment beaucoup. Mais même quand l'amour est là, il arrive qu'on reste dans l'impasse.

Dans l'Évangile du jugement dernier, les gens interrogés ne savaient pas qu'ils étaient chèvres ou brebis. Les uns comme les autres sont tout étonnés de ce qui leur arrive. C'est que Dieu ne juge pas sur le résultat de l'amour, mais sur sa pratique, même balbutiante. Et il sait bien que, parfois, l'amour ne suffit pas. ■

©Magazine L'appel – Stephan GRAWEZ

PROTECTION.
« L'autre devient pour moi, et moi pour lui, porteur de peur, de maladie, de mort. »

Qu'est-ce qu'un monde où la seule manière de vivre est de l'être en portant un masque ? La pandémie révèle *« le fonctionnement pathogène et destructeur de la société contemporaine »*, constatent plusieurs anthropologues de l'UCLouvain. Membres du Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP), en partant de leurs propres recherches, ils analysent en quoi la covid et le masque modifient le rapport à l'autre, au monde. Et à la mort.

Vivre avec la covid-19

OBLIGÉS DE VIVRE *MASQUÉS*

José Gérard

Depuis le prudent retour à un semblant de normalité qui a eu lieu l'été dernier, le port du masque dans les endroits fermés et parfois même dans l'espace public a été considéré comme la norme. Pour l'anthropologue et professeur à l'UClouvain Pierre-Joseph Laurent, cet objet est ainsi devenu « *le symbole d'une humanité contrainte de vivre autrement tant que circulera ce virus* ». S'il cache une partie du visage et déshumanise ainsi d'une certaine façon la relation interhumaine, il est également signe de sollicitude et d'attention à l'autre, voire une marque d'affection. En dissimulant la bouche et le sourire, ce morceau de papier ou de tissu rend la communication plus difficile, tout en incitant à accorder davantage d'attention à l'expression du regard. L'a-t-on assez remarqué : il invite ainsi à sourire avec les yeux.

Le masque a également suscité beaucoup de créativité. Sa pénurie au début de la pandémie a amené de nombreuses personnes à en fabriquer, laissant libre cours à leur imagination. On connait l'exemple d'un président de parti arborant les couleurs du drapeau belge. Le commerce a vite compris la possibilité de se démarquer et les étals en proposant des plus ou moins originaux se sont multipliés sur les marchés. « *Le masque barrière se hisse au rang d'accessoire de la vie quotidienne, de mode parfois. Il se pare de couleurs, de motifs. Avec des formes diverses, il véhicule messages, humour* », observe Pierre-Joseph Laurent. Pour certains élus, il s'est même mué en message politique, des présidents de grands pays marquant par là leur opposition aux gouverneurs et maires qui adoptaient des politiques restrictives.

« La pandémie est une des conséquences normales d'un fonctionnement anormal. »

L'ENFER C'EST LES AUTRES

Symbole de la distanciation imposée, le masque incite Pierre-Joseph Laurent à rappeler la théorie développée par l'anthropologue américain Edward Hall. Celui-ci avait étudié les différentes distances que les humains installent entre eux pour marquer leurs relations. Et il avait constaté qu'une personne pouvait se sentir mal à l'aise, voire agressée, si quelqu'un franchissait cet intervalle subjectif de l'intime.

Une tout autre réalité s'impose aujourd'hui et bouleverse les relations. Désormais, constate le chercheur, la distanciation s'impose. « *L'autre devient pour moi, et moi pour lui, porteur de peur, de maladie, de mort.* » Un peu comme si la tolérance à la proximité physique décrite par Edward Hall s'était crispée suite à l'épidémie. Le visage masqué devient le symbole d'une humanité contrainte de vivre autrement et dramatise l'incertitude et l'aléatoire des rencontres.

UNE MORT SANS CAMOUFLAGE

Spécialiste des croyances et des religions, Olivier Servais, actuel doyen de la Faculté des Sciences économiques, sociales et politiques, porte, lui, un regard sur les changements survenus dans les rapports entre les humains et la mort. On est là en plein retournement. Jusqu'à mars dernier, l'Occident contemporain entendait plutôt masquer la mort le plus possible. Ou à l'imaginer dépassable par le transhumanisme ou la capacité technologique à réparer indéfiniment les méfaits de l'âge. C'est pour cette raison que les cimetières, jadis installés au cœur des villes et villages, autour de l'église, ont été rejetés à la périphérie. Et que la crémation s'est imposée comme un ultime gommage de la réalité de la mort. Depuis quelques mois, la pandémie l'a remise au centre des préoccupations et des conversations. Le comptage des décès est d'ailleurs devenu un des indicateurs de l'évolution de la situation sanitaire. La perspective de la mort d'un proche, voire de soi-même, n'est plus hypothétique ou lointaine, elle hante les pensées de chacun.

DES RITUELS MASQUÉS

Le coronavirus a aussi profondément affecté les rituels mortuaires et, plus largement, tous les rites du rassemblement et du lien social. Les mariages, les funérailles, les fêtes religieuses et même les matchs de football nationaux, signes s'il en est des liens qui marquent l'appartenance des individus à une communauté, ont été remis en cause, supprimés ou organisés en en cachant une part de la sociabilité.

Si des mariages ont été reportés à l'année suivante, impossible d'en faire autant pour les funérailles. Celles-ci sont limitées à cinq ou dix proches obligés de respecter une distance de sécurité et de se masquer, dissimulant ainsi une bonne partie de l'expression de leur émotion.

Certes, dans certains cas, la digitalisation et la retransmission de cérémonies ont été vécues comme un moindre mal et ont permis à un plus grand nombre de s'y associer symboliquement. Mais c'est la capacité même de faire société qui s'est trouvée menacée, comme le constate Olivier Servais : « *La possibilité de rendre hommage à son défunt est un droit pour chaque citoyen, et il doit être un devoir pour l'État de le faire respecter. Cette absence de garantie funéraire participe des mesures d'exception belges. Elle est le symbole de cet état d'urgence sanitaire où les fonctions sociales les plus fondamentales se trouvent suspendues. (...) à se couper de cette solidarité qui nous reliait jusqu'à célébrer ensemble nos ancêtres et nos morts, on fracasse ce qui nous retient ensemble malgré nos différences.* »

LES HUMAINS : LE VRAI VIRUS

Frédéric Laugrand, le directeur du LAAP, se trouvait aux Philippines lorsque l'épidémie s'est déclarée. Il travaillait sur le rôle des animaux dans les systèmes divinatoires, et en particulier sur les chauves-souris et les perceptions qu'en ont les populations. Considérées dans certaines régions comme alliées, elles sont ailleurs perçues comme maléfiques, et sont l'objet de peurs largement irrationnelles. Au début de la pandémie, elles ont été désignées comme vecteur potentiel de la transmission du virus. Illustrant son propos de caricatures parues dans la presse de divers pays du monde, le chercheur conclut que le rapport entre les humains et la nature dans laquelle ils sont insérés est devenu plus que problématique. Il estime qu'il faut aujourd'hui inverser les propos tenus par le sociologue Bruno Latour, selon lesquels « *l'agent pathogène dont la virulence terrible modifie les conditions d'existence de tous, ce n'est pas du tout le virus, ce sont les humains* ».

Pour l'anthropologue, ce sont désormais les humains, leur mode de vie et leur empreinte sur la nature qui sont devenus des virus pour la planète.

LE MONDE D'APRÈS

À y regarder de plus près, tous ces anthropologues partagent une même approche : cette épidémie est un véritable événement-bascule dans l'évolution de l'histoire de l'humanité. Julie Hermesse, chargée de recherches à l'UCLouvain, considère ainsi que « *la pandémie n'est pas une perturbation anormale d'un fonctionnement normal… Mais une des conséquences normales d'un fonctionnement anormal* ». La pandémie serait un révélateur du fonctionnement pathogène et destructeur de la société contemporaine, mais pourrait aussi se révéler une opportunité de changer de cap et de bifurquer vers d'autres perspectives. La chercheuse va jusqu'à affirmer que, « *pour éviter que la catastrophe ne se produise, la métaphysique du catastrophisme éclairé consiste à rendre la catastrophe certaine, à l'inscrire délibérément dans l'avenir. Ce n'est qu'en considérant que le pire est définitivement certain qu'il est possible de trouver une solution ou une bifurcation. Le vrai risque, c'est que les opinions publiques ne soient pas encore pénétrées par la certitude du désastre, parce que nous ne voyons pas ce que nous savons.* »

« Le masque barrière se pare de couleurs, de motifs. Avec des formes diverses, il véhicule messages, humour. »

Cette approche se concrétise dans les travaux de la professeure Jacinthe Mazzocchetti, dont le terrain de recherche concerne les demandeurs de protection internationale, ainsi que les personnes refoulées et sans-papiers. Une population aux enjeux politiques ô combien sensibles dans l'Union européenne. Elle note la relativité du prix des vies humaines selon le statut des personnes : il y a les morts qui comptent, et ceux qui ne comptent pas, ou pas pour grand monde. Et en période de pandémie, les migrants, réfugiés et demandeurs d'asile qui ne soulevaient déjà pas auparavant la sollicitude internationale, se trouvent affectés d'une injustice supplémentaire. « *Aux refoulements illégaux et de plus en plus violents à la frontière s'est ajoutée, par temps de pandémie, l'exposition des populations entières à des conditions si insalubres qu'elles mettent en danger leur santé et ne manqueront pas de conduire inévitablement à l'élimination physique d'une partie considérable d'entre eux. Sommes-nous face à un scénario d'élimination de populations superflues ? Cette question ne saurait être contournée…* » ■

Masquer le monde. Pensées d'anthropologues sur la pandémie, coll., Academia, 2020. Prix :15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€.

LES GERMES D'UN MONDE MEILLEUR ?

La pandémie liée à la covid-19 peut-elle être vécue comme le moteur d'une métamorphose en un autre monde ? Entre envie de changer et de découvrir une nouvelle vie ou résistance aux mutations et peur de perdre quelque chose, la crise offre bien des visages. C'est le pari de l'espérance et du renouveau que font les auteurs de la revue *En Question* du Centre Avec (centre d'analyse sociale fondé par les jésuites). Pour Vincent Delcorps, son rédacteur en chef, « *le virus a impacté toutes les facettes de notre vie. Certains ont découvert un autre rythme, qu'il était possible de prendre du temps pour soi, de souffler, et même de redécouvrir la nature, si proche* ».

Dans un monde présenté comme menacé, c'est finalement d'un 'simple' virus qu'est venue la menace. S'il a tué – surtout parmi les plus faibles –, il a aussi transformé nos vies sociales et chamboulé l'économie. « *Nous sommes invités à ne pas nous croire infaillibles et au-dessus des risques*, poursuit Vincent Delcorps. *On a vu des responsables dépassés, obligés de changer de discours. Le droit à être imparfaits et à mettre en évidence nos limites s'est affirmé.* » Au début, certains étaient assez heureux de voir la machine capitaliste se gripper à cause d'un virus. « *C'était une forme de romantisme de la parenthèse, une jouissance de l'exception. Pourtant, croire que le monde du confinement était plein de charme avait quelque chose de trompeur. Après le rêve du monde d'après, on est vite revenu à l'envie du monde d'avant !* »

La question du changement est donc au cœur de la réflexion proposée par le Centre Avec. Entre le changement radical par la rupture ou pragmatique par aménagements, l'idée de transition se fraye un chemin. Pour son directeur, Frédéric Rottier, « *la transition doit d'abord avoir une perspective visionnaire, indiquer vers où aller. Mais aussi être démocratique, s'appuyer sur le dialogue et la créativité collective. Ensuite, elle doit être solidaire et égalitaire pour corriger les inégalités. Si elle est porteuse de sens, elle sera différente d'une transition technoscientifique. Enfin, il faut qu'elle soit intelligente, en s'appuyant sur la connaissance de manière non dogmatique, mais aussi en s'inspirant des traditions* ». (St. Gr.)

En Question n°134, « Corona, les germes d'un monde meilleur », revue trimestrielle du Centre Avec. 68 pages. 7 €. ☎02.738 08 28 info@centreavec.be

La griffe de Cécile Bertrand

INdices

AFFECTÉS.

La manière dont la hiérarchie de l'Église catholique belge décide de la (quasi) suppression de paroisses, ainsi que celle qu'elle utilise pour 'forcer' des curés âgés à démissionner, suscite des réactions, notamment à Bruxelles et à Liège. Certains prêtres demandent plus d'égard et de concertation de la part de leurs supérieurs.

FAMILIALES.

Les supérieures de congrégations religieuses du monde entier proposent de supprimer les neuf mille orphelinats dont elles s'occupent, pour les remplacer par le placement des enfants abandonnés dans des familles d'accueil.

BÉNIS.

Dans la guerre qui oppose l'Arménie et l'Azerbaïdjan, l'Église apostolique arménienne s'est clairement engagée aux côtés des combattants du pays au nom de « *l'âme de l'Arménie* ». Le rôle des religions dans les conflits armés n'est pas sur le point de disparaître.

ENTENDUES.

À la suite d'Anne Soupa, sept Françaises de l'association *Toutes Apôtres !* ont déposé une candidature à des postes réservés à des hommes dans l'Église catholique. Début octobre, elles ont été reçues – et paraît-il entendues – par le nonce apostolique à Paris. Pas sûr pour autant qu'elles obtiendront les fonctions auxquelles elles ont postulé.

EN PRÉSENTIEL ET À DISTANCE.
Un congrès pour une Église synodale.

Créée à Paris en 2009, la Conférence catholique des baptisé-e-s francophones (CCBF) rassemble des chrétiens d'ouverture qui veulent promouvoir une opinion publique dans l'Église catholique. Et avancer des propositions *« afin que l'Église ne meure pas ou ne devienne pas une secte »*. Elle y contribue par des prises de position, services divers et assises. Sur le thème *L'Église en crise face à son temps : défaite ou défi,* la première partie de ses assises 2020 a eu lieu fin septembre à Issy-les-Moulineaux, elle a été présidée par la théologienne Paule Zellitch. Celle-ci a succédé à Anne Soupa, à la base de la création du Comité de la jupe qui milite pour une vraie reconnaissance des femmes dans l'Église catholique.

Pour les organisateurs, il s'agissait *« d'explorer des modalités d'actions concrètes qui ne parlent pas seulement aux 1,8% des pratiquants* (catholiques de France), *mais qui s'adressent à l'ensemble de nos contemporains et travaillent à se réconcilier avec eux. Une Église qui fait ce qu'elle proclame »*.

POUR DES INSTANCES PARITAIRES

Sur place ou en ligne, des laïcs, femmes et hommes, des religieux et religieuses, des prêtres de France et deux théologiennes germaniques sont intervenus. Pour eux, les défis que l'Église doit relever touchent aux rapports entre la hiérarchie, le clergé et les laïcs. À la fois au sein des épiscopats, dans les clergés et parmi les laïcs, afin de *« pourvoir à des instances paritaires et expressives de l'ensemble des baptisé-e-s »*.

C'est une Conférence épiscopale divisée et plus conservatrice que par le passé que les intervenants français ont évoquée. Ils ont expliqué qu'une majorité du clergé, pour moitié d'origine étrangère, est plus proche des théologies de Jean-Paul II et de Benoît XVI que de celle du pape François. Les mouvements d'action catholique, quant à eux, n'ont pas dû s'opposer précédemment au pouvoir clérical et se sont davantage investis dans l'évangélisation de leurs milieux respectifs. Et ils ont été remplacés par de nouveaux mouvements aujourd'hui impliqués dans des scandales sexuels.

DE MAUVAISES CIBLES

Du côté de la liturgie, la pratique d'assemblées dominicales animées par des laïcs n'a pas été encouragée. Pas plus que le développement de communautés ecclésiales de base ou celui d'une plus grande collaboration entre prêtres et laïcs, comme l'avait organisé Mgr Rouet en tant qu'archevêque de Poitiers. Les différences entre les pratiques menées dans les paroisses urbaines et celles regroupées en régions rurales ont également été soulignées.

Certains se sont interrogés sur la pertinence du fait que *« l'Église de France est, depuis les années 60, intervenue dans la vie intime des gens, en se montrant critique par rapport aux lois libéralisantes pour les femmes et les homosexuels, comme si son propre avenir en dépendait. »*. Alors que les engagements de catholiques dans la société, eux, rehaussent la crédibilité de leur Église.

L'EXPÉRIENCE ALLEMANDE

En Allemagne, l'Église catholique n'a pas été loin d'un schisme à la suite des abus sexuels et de pouvoir commis par le clergé, ont expliqué Julia Knop et Dorothea Sattler, deux théologiennes et professeures allemandes. Cette Église compte encore néanmoins neuf pour cent de pratiquants et dispose d'importants apports des contribuables, même si un quart de million d'entre eux ont cessé de tels

Explorer des modalités d'action concrète

FAIRE RENAÎTRE L'ÉGLISE, *EST-CE POSSIBLE ?*

Jacques BRIARD

Comment l'Église catholique peut-elle relever les défis qui se posent à elle à l'heure actuelle ? La Conférence catholique des baptisé-e-s francophones a réfléchi à la question. En se penchant sur la situation en France, où l'institution s'est raidie, mais aussi en Allemagne, où elle cherche à aller de l'avant. Des exemples qui peuvent inspirer bien au-delà.

appuis. Par contre, elle est à présent engagée dans un *chemin synodal* et pourrait s'inspirer des pratiques menées par l'importante Église protestante. À cette démarche, appuyée par le pape François (mais que les catholiques français n'envisagent pas pour leur pays), participent la Conférence épiscopale, les congrégations religieuses féminines et de nombreux laïcs, dont le plus que centenaire Comité central de ces derniers (ZDK). Une instance qui n'a jamais eu d'équivalent en France et dispose évidemment de plus de moyens que les sexagénaires Conseil interdiocésain des laïcs (CIL) et Conseil pastoral interdiocésain néerlandophone (IPB) belges.

ÉVITER LES RETOURS EN ARRIÈRE

Cela fera-t-il finalement bouger les lignes ? Les deux théologiennes allemandes ont reconnu que, « *à l'issue de ce chemin synodal, chaque évêque restera roi dans son diocèse* ». Mais on espère que soit évité tout retour en arrière. Julia Knop et Dorothea Sattler ont aussi souhaité que des expériences semblables voient le jour en Europe et ailleurs, en citant ce qui s'est passé lors du récent synode pour l'Amazonie. Mais sans faire nécessairement le lien entre l'expérience en cours et le synode mondial convoqué par le pape François pour 2022 sur le thème *Pour une Église synodale : communion, participation et mission.* La CCBF a indiqué que l'objectif de ce synode mondial est de « *lutter contre le cléricalisme et les abus de pouvoir qui lui sont corrélés* ». Ajoutant : « *Il faut donc en sortir. Ainsi, un dispositif se met en place à Rome. Comment nous, baptisés français, allons-nous y participer ?* »

UN À-VENIR

S'affirmant « *en phase avec tous ceux qui veulent contribuer à transformer l'Église* », les participants à cette Conférence ont exprimé « *le désir de relever le défi de l''à-venir' en contribuant activement à la renaissance de l'Église comme peuple* ». À propos de la préparation du synode romain de 2022, la CCBF a demandé aux évêques de France d'y associer tous les catholiques du pays et a annoncé qu'elle étudierait les conclusions de l'assemblée de la Conférence des évêques de France de ce mois de novembre à Lourdes, et ferait ensuite part de sa position. Fidèle à sa devise *Ni partir, ni se taire*, elle entend « *se mettre dans le sillage de l'Église synodale prônée par le pape François* », où chacune et chacun devra trouver sa place.

Comme thématiques de la deuxième partie de ses assises 2020, la CCBF a annoncé : *Confinement et liturgie et Les abus dans l'Église - Les dégâts du cléricalisme.* ■

www.baptises.fr

*IN*dices

TROP PRESSÉS.

La Congrégation romaine pour la doctrine de la foi a retoqué le texte des évêques allemands *Ensemble à la table du Seigneur* qui prône une intercommunion avec les protestants, nombreux dans ce pays. Le Vatican estime ce rapprochement problématique vis-à-vis des orthodoxes et ne se préoccupant pas assez du statut de l'eucharistie, fort différent dans les deux cultes. Difficile à comprendre alors que le pape veut donner de l'autonomie à ses Églises locales.

BRASSÉE.

La Brasserie de l'Abbaye de Rochefort a créé une nouvelle bière, la triple Extra. Le soutirage du premier brassin a eu lieu fin septembre et elle sera commercialisée à partir de cet automne dans des endroits sélectionnés, avant de prendre sa place en grande distribution.

CONSACRÉ.

Le prix Nobel de la Paix a été décerné au Programme alimentaire mondial, organisme d'aide alimentaire de l'ONU qui lutte contre la faim dans le monde. Il a été remarqué pour avoir fourni une aide alimentaire à des millions de personnes sur la terre.

ENSEMBLE. LIBERTÉ.

C'est le titre de cet album de musique qui vient de sortir, fruit du travail d'un trio atypique regroupant un prêtre, un chantre juif et un fidèle musulman. Matthieu De Laubier, Philippe Darmon et Farid Abdelkrim entendent ainsi promouvoir la fraternité entre les croyants (chez Bayard Musique).

Un camp aux portes de l'Europe

DANS L'ENFER *DE MORIA*

© Juliette RICHIR

Thierry TILQUIN (†)

Juliette Richir, jeune avocate au barreau de Dinant et ambassadrice de l'ONG European Lawyers in Lesbos, s'est rendue plusieurs fois dans le camp de demandeurs d'asile de Moria sur l'île grecque de Lesbos, aidant les migrants dans leurs démarches. Il y a deux mois, un immense incendie a totalement détruit le lieu, jetant encore plus ses occupants dans la détresse.

« *Ce qui me touche beaucoup, c'est que, dans l'inhumanité la plus profonde, l'humain résiste quand même. Ainsi, par exemple, on a vu surgir des salons de barbier de fortune ou des petites superettes.* » Pour s'y être rendue en 2018 et 2019, Juliette Richir connaissait bien le camp de Moria et l'horreur des conditions de vie. « *Dans la même tente résident parfois plusieurs familles. On tend une sorte de drap entre elles. Or, les réfugiés ont tous des traumatismes liés non seulement à leur histoire au pays, mais aussi à leur trajet migratoire ultraviolent et aux conditions de vie dans le camp. Ils ne dorment pas. La nuit, ils sont malades, ils hurlent. Les relations entre eux sont aussi rendues compliquées par les origines ethniques, les nationalités et la diversité des langues. Et il n'y a qu'une douche et une toilette pour quatre-vingt personnes. Les déchets et les poubelles sont à ciel ouvert. Au milieu de tout cela, vivent des humains. Qui s'en sortent.* »

VIOLENCE ET VIOLS

Si les migrants font preuve de bienveillance vis-à-vis des ONG, on ne peut nier la violence qui peut se déployer entre eux. Pour des raisons de sécurité, European Lawyers in Lesbos, dont fait partie Juliette, refuse que ses membres, surtout les femmes, circulent seuls dans le camp. « *L'une d'elles est venue nous dire que son mari avait violé la femme d'un autre dans la tente d'à côté*, raconte Juliette. *Elle était traumatisée, car elle savait que le mari de cette femme allait venir la violer pour se venger. Une autre femme a été violée devant ses enfants par son propre mari. Elle en a perdu son bébé. Pourtant, le mari l'oblige encore à avoir des relations sexuelles. Elle souffre le martyre car, à chaque fois, c'est un viol. J'aime beaucoup le livre de Primo Levi [*Si c'est un homme*] qui explique que, dans un camp de concentration, on peut devenir comme des animaux.* » Il ne faut pas comparer Moria avec les camps de concentration et d'extermination des juifs, « *mais lorsque l'on est sans cesse maltraité, on adopte des comportements qui sont assez violents* ».

Lorsque, le 9 septembre dernier, un incendie a ravagé le camp de Moria, elle ne s'y trouvait pas, et le regrette. « *J'aurais pu participer et apporter mon aide, mais je n'aurais sans doute pas changé grand-chose. Tout a été brûlé, les structures en bois, comme les tentes de fortune de l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés.* » Les douze mille occupants, dont deux tiers de femmes et d'enfants, dans un espace construit il y a cinq ans pour en héberger trois mille, se sont retrouvés sans abri, à la rue et dans les campagnes environnantes.

TROP, C'EST TROP !

L'incendie serait le fait de résidents isolés parce que testés positifs à la covid-19. « *Ils ont pété un câble et ont mis le feu. Il faut savoir que, dans le camp de Moria, il y a un centre de détention. En 2018, je suis allée le voir. C'est l'horreur : à dix-sept, dans des cabines en métal, en plein cagnard. Soit les détenus ont commis une infraction, soit ils viennent de pays où le taux de reconnaissance est très faible. Certains sont là sans avoir commis aucun délit.* »

Juliette Richir soutient les demandeurs d'asile dans leur démarche. « *Je leur explique la procédure et leurs droits. Pendant trois ou quatre heures, je les prépare à l'interview en leur expliquant comment répondre et sur quoi insister. Je les invite notamment à expliciter leur état de santé. Si, à la question "Comment vous sentez-vous ?", ils répondent simplement que "ça va", ils n'iront pas loin. Or, s'ils sont considérés comme vulnérables, ils peuvent quitter l'île pour aller à Athènes ou à Thessaloniki où se faire soigner. Je m'occupe aussi du regroupement familial dans le cadre des directives européennes de Dublin afin que les demandeurs d'asile puissent rejoindre des membres de leur famille en Europe.* »

POLITIQUE DE L'AUTRUCHE

Chaque soir, les navires militaires de Frontex, l'agence européenne de garde-frontières et de garde-côtes de l'Europe, regagnent le port de Mytilène. Ils y côtoient les bateaux qui recueillent les demandeurs d'asile lors de leur tentative de traversée. Tout se passe bien entre eux, mais des témoignages rapportent que certains navires font du *push-back*. « *Ils se positionnent au milieu de la mer sur la frontière maritime entre la Grèce et la Turquie*, explique Juliette Richir. *En fait, depuis la côte turque, on aperçoit l'île de Lesbos à moins de vingt kilomètres. Des témoins m'ont raconté que des navires de Frontex repoussent parfois les petits esquifs pour renvoyer les migrants vers la Turquie. Certains en récupèrent. On raconte aussi qu'ils tournent autour des embarcations pour créer des vagues. L'embarcation se retourne. Puis on lance des filets pour les repêcher, de quoi leur faire peur. J'accompagne ici en Belgique une petite fille qui a vécu cela. Elle a maintenant une phobie de l'eau. En fait, on se rend compte que les gens sont parfois plus traumatisés par la traversée que par ce qu'ils ont subi dans leur pays d'origine. Si on ne tire pas directement sur les gens, par ce qu'on met en place, on les tue, en tout cas psychologiquement. Tous ceux que j'accompagne ici en Belgique, surtout des enfants, et qui sont passés par Moria, pleurent. Tous.* »

« Dans l'inhumanité la plus profonde, l'humain résiste quand même. On a vu surgir des salons de barbier de fortune ou des petites superettes. »

Depuis 2015, les politiques migratoires européennes n'ont plus évolué, à part la création de *hot spots* aux marges de l'Europe ou même à l'extérieur de l'Union pour 'trier' les migrants. « *L'Europe a créé des outils merveilleux, comme la Convention européenne des Droits de l'homme. Mais c'est en pratique… Et puis, on fait la politique de l'autruche. On considère que ce n'est pas notre problème. Or les migrants fuient une réalité terrible qu'on ne voudrait pas et des conflits dont nous sommes en partie responsables.* »

Un enfant irakien qui souffre d'une maladie des os est renvoyé à Bagdad car la Belgique considère qu'il peut s'y faire soigner. « *À cause de cela, il n'a pas droit à une carte de séjour et au programme qui pourrait lui sauver la vie. Là, je suis en colère. C'est profondément injuste. On est tellement dans un job de fonctionnaire, on met un cachet et on oublie toute l'humanité qu'il y a derrière.* »

Après l'incendie de Moria, la Belgique s'est félicitée d'accueillir douze MENA (mineurs étrangers non-accompagnés). « *Douze ! Alors que les demandeurs d'asile sont des milliers sur cette île à vivre dans des conditions indignes de l'humanité. Quel écart avec notre confort de vie et avec les valeurs que nous prônons !* » ■

PETITE REINE.
Un changement de mentalité et de mode de transport est peut-être en marche.

« *La révolution passera par le vélo, camarade !* », chante Julos Beaucarne. Et lors du confinement du printemps dernier, flottait un air de "lendemains qui chantent" au cœur du peloton cycliste. Se déplacer à vélo était en effet autorisé et même encouragé. Les voitures avaient quasi disparu des routes, l'air était pur et le temps magnifique. Un moment idéal pour sortir sa petite reine et humer, nez au vent, un parfum de liberté.

UNE LIBERTÉ CYCLISTE

Les prévoyants (ou les chanceux) qui avaient effectué l'entretien de leur machine avant le début du confinement pouvaient enfourcher en toute quiétude une bicyclette au top. Pour les autres, il a fallu réapprendre à bricoler certains réglages. Et malheur à celui qui n'avait pas fait provision de chambres à air, rustines et pneus de rechange ! Sans compter ceux qui ont redécouvert leur vélo d'antan au fond d'un garage ou d'un abri de jardin. Un peu rouillé, mal réglé, couinant de la chaîne et des freins. Qu'importe ! La liberté (surtout pour un cycliste) n'a pas de prix ! Quitte à rouler avec la crainte d'une panne sérieuse, les vélocistes ayant dû baisser leurs volets.

Ce n'est que le 11 mai qu'ils ont été à nouveau autorisés à rouvrir leurs magasins pour pratiquer les réparations nécessaires. Après deux mois sans assistance technique possible. Comme un retour au Tour de France d'antan qui se courait sans voitures suiveuses. « *Le jour de la réouverture, ce fut un rush inouï*, se souvient un vélociste de Waterloo. *Il y avait devant la porte du magasin des personnes qui rêvaient d'acheter un vélo presque séance tenante et d'autres qui demandaient d'effectuer des réparations urgentes ou un entretien. Sans oublier tous ceux qui avaient sorti leurs vieux clous tout rouillés qu'ils avaient tant bien que mal rafistolés. Nous, nous ne pouvions pas suivre.* »

En août encore, un délai de plusieurs semaines était nécessaire pour obtenir un rendez-vous afin d'effectuer une simple réparation. « *J'ai engagé du personnel en plus, mais l'atelier n'est pas extensible. De plus, les fournisseurs ont très vite été en rupture de stock. Plus moyen de trouver des pièces de rechange, même auprès des grandes marques. Comment bien exécuter son travail dans ces conditions ?* »

EXPLOSION DES VENTES

Dans le même temps, la demande de bicyclettes neuves a explosé. D'après les chiffres donnés par Traxio, qui regroupe les vendeurs de vélos, cette augmentation des ventes par rapport à l'an passé a atteint les trois cents pour cent ! Pour la vente en magasin, chaque vélo vendu doit être assemblé en atelier. Quant à l'achat sur internet, il n'exclut pas l'intervention d'un technicien pour le dernier montage et les réglages indispensables.

« *C'est vrai qu'on a vu un réel engouement pour l'usage du vélo*, confirme le vendeur waterlootois. *Bon nombre de ces 'nouveaux' cyclistes ont même découvert qu'il existait des routes alternatives pour se déplacer. Tout le monde connait les autoroutes, mais peu d'automobilistes devenus cyclistes connaissaient ces chemins de traverse. Par exemple, pour se rendre à Bruxelles, il y a la forêt de Soignes avec ses chemins cyclables loin de toute circulation. Cela a été pour beaucoup une révélation.* » Pour autant, cette passion pour le deux-roues comme nouveau moyen de déplacement va-t-elle perdurer ? « *Je compte conserver environ vingt pour cent de mes nouveaux clients. Mais ce sont déjà des mordus et ils convaincront surement d'autres adeptes.* »

Il est vrai que beaucoup de personnes qui ont utilisé ce moyen de locomotion pour leurs déplacements quotidiens durant le confinement ont vite compris que les trajets effectués étaient souvent assez courts, et donc praticables à vélo sans fatigue excessive. D'autant plus que l'assistance électrique est aussi

Comme une échappée belle

ÇA ROULE *POUR LE VÉLO*

Christian MERVEILLE

La crise sanitaire est l'occasion de profondes réflexions et remises en question concernant sa manière de vivre. On peut compter sur les cyclistes pour accompagner cette envie de changement par la 'vélorution' qu'ils proposent.

une aide précieuse pour ne pas faire ressentir aux cyclistes moins sportifs que ce 'plat pays' n'est pas si plat que ça. De plus, se déplacer à vélo permet de respecter au mieux les règles de distances de sécurité sanitaire et d'éviter des contacts trop rapprochés, même en se déplaçant à plusieurs. Cette crainte de la promiscuité dans les transports en commun - particulièrement les trams et les bus - fait que certains ont choisi d'utiliser plus fréquemment leur vélo pliant, cet accessoire devenu indispensable à la vie de nombreux citadins ou d'habitants distants de quelques kilomètres d'une gare.

ENGOUEMENT DURABLE ?

Électrique ou pliable, le vélo s'est beaucoup diversifié, avec même un retour à l'ère du triporteur devenu le 'vélo cargo' qui permet le transport de charges plus importantes et qui fait la joie des enfants ainsi conduits à l'école ou à leurs activités de loisirs. Une alternative à la deuxième voiture qui reste si souvent au garage.

L'hiver à la porte, les voitures ayant repris leur place, cet usage de la bicyclette va-t-il se prolonger ? « *C'est vrai qu'il y a eu un grand retour de la pratique du vélo de loisir pour des balades en famille et avec des amis,* constate Alain Tison, un des responsables du GRACQ (Groupe de Recherche et d'Action des Cyclistes Quotidiens) de Braine-l'Alleud. *D'autant plus qu'on a eu une chance folle au niveau du temps. Pour le vélo à usage quotidien, c'est plus difficile à se rendre compte de cet engouement puisque les écoles et les magasins étaient fermés et qu'un grand nombre de personnes était en télétravail.* »

Selon lui, ce qui manque encore trop souvent, c'est une réelle volonté politique qui permettrait de réaliser au cœur des agglomérations les infrastructures nécessaires pour favoriser la cohabitation des cyclistes, des piétons et des voitures. « *Les choses sont peut-être moins visibles dans les plus petites communes, mais à Bruxelles ou d'autres grandes villes, la progression est phénoménale, avec un bond de soixante-cinq pour cent d'utilisateurs. Il suffit de voir cette magnifique piste cyclable séparée de la rue de la Loi qui, de provisoire, va devenir permanente. Ces aménagements sont indispensables, de même que les rues partagées où les vélos ont la priorité et où les voitures sont simplement autorisées.* »

Aménagements des routes, mais aussi, sans doute, des lieux de travail avec parking pour vélos et vestiaire pour se changer et se doucher. « *Quoiqu'il arrive, une réflexion et des échanges sont entamés. On constate que de nombreuses personnes ont à cœur d'avoir plus souvent recours au vélo pour leurs déplacements quotidiens. On voit aussi de plus en plus de parents conduire leurs enfants à l'école à vélo. Chez les plus jeunes, aussi, s'opère un changement profond de mentalité. C'est cela qui rend l'avenir réjouissant.* » ■

www.gracq.org/

Femmes & hommes

ANGELO BECCIU.

Suspecté de graves détournements de fonds, ce cardinal sarde a été forcé par le pape à démissionner. Il était le numéro deux de la Secrétairerie d'État du Vatican. Selon le quotidien romain *Il Messaggero*, François lui aurait dit : « *Je vous ai toujours apprécié, je vous estime, mais je ne peux rien faire d'autre.* » C'est la première fois qu'un haut responsable du Saint-Siège est sanctionné après une enquête interne du Vatican.

EMMANUEL MACRON.

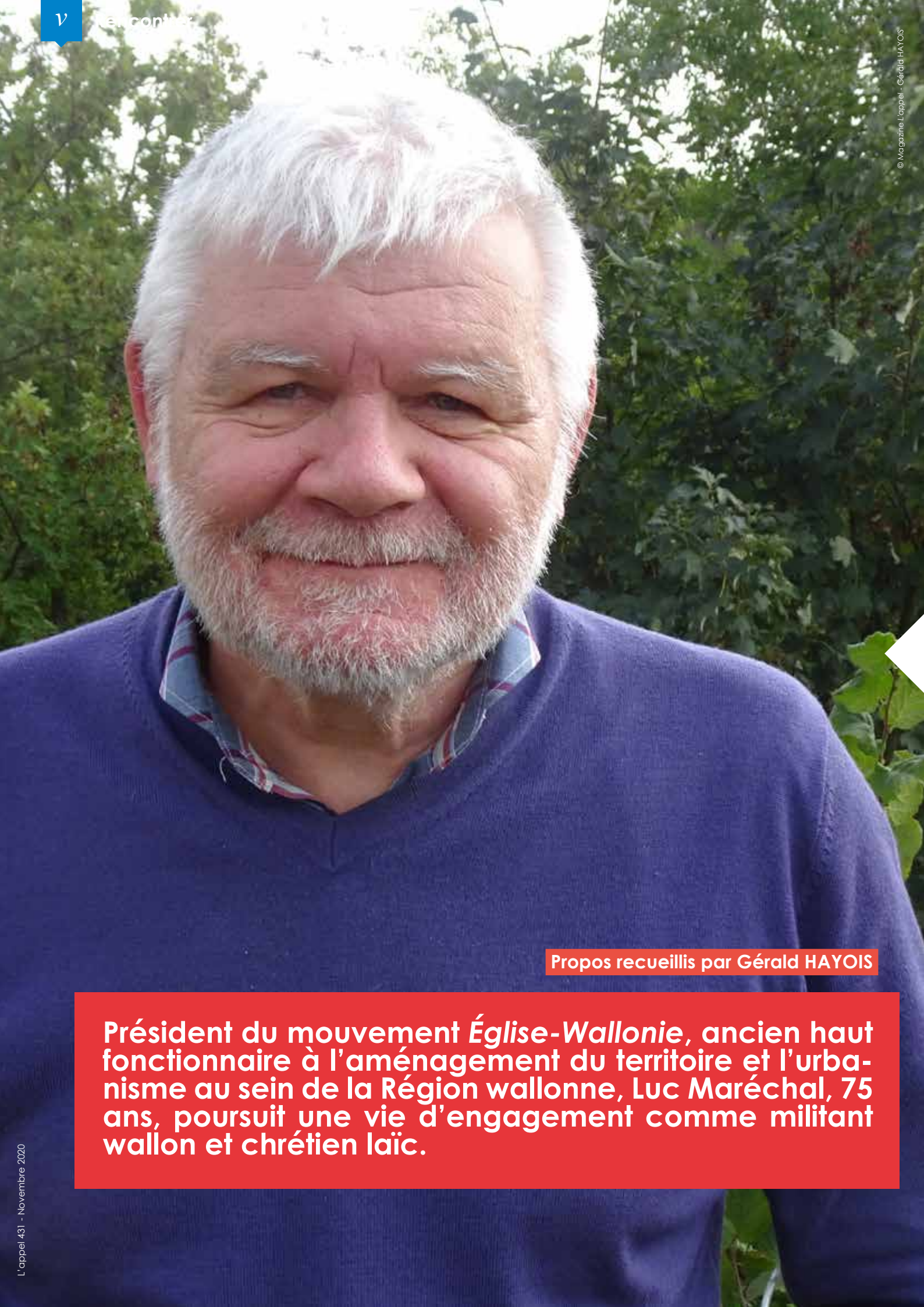
Le président français a pris début octobre une série de mesures pour lutter contre « *le séparatisme religieux* », c'est-à-dire islamiste. Une d'entre elles vise à généraliser l'obligation d'enseignement dès trois ans, tout en limitant strictement l'instruction à domicile qui sert souvent de couverture à des école clandestines, de type coranique.

HENRI DELHOUGNE.

Ce moine bénédictin à l'abbaye de Saint-Maurice de Clervaux (Luxembourg) a dirigé une nouvelle traduction liturgique de la Bible (celle utilisée lors des messes) réalisée par une vingtaine de spécialistes. Sa particularité est de compter plus de 25 000 annotations qui permettent de mieux comprendre les textes et les contextes.

BERNARD-JOSEPH SAMAIN.

Nommé supérieur de la communauté d'Orval, il remplace Lode van Heck qui est devenu évêque du diocèse de Gand. Il fera fonction jusqu'à la nomination d'un nouveau père abbé, ce qui demande généralement un temps assez long.



© Magazine L'appel - Gérald HAYOIS

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Président du mouvement *Église-Wallonie*, ancien haut fonctionnaire à l'aménagement du territoire et l'urbanisme au sein de la Région wallonne, Luc Maréchal, 75 ans, poursuit une vie d'engagement comme militant wallon et chrétien laïc.

Luc MARÉCHAL

« CHACUN EST DIGNE D'INTÉRÊT, QUEL QU'IL SOIT »

— Église-Wallonie milite depuis sa création, en 1983, pour affirmer une sensibilité wallonne au sein de l'Église catholique et chrétienne au sein du mouvement wallon. Quels sont aujourd'hui ses objectifs principaux ?

— En 2016, Église-Wallonie a opéré un virage. Plutôt que de faire des injonctions à l'égard de l'institution Église, il nous a semblé que la relation de l'homme avec la nature constituait un enjeu majeur et que cet aspect pouvait être un moteur d'un mouvement régionaliste attaché aujourd'hui plutôt à l'Évangile qu'à l'organisation interne de l'Église. Tout en restant soucieux, bien sûr, du développement de notre région et de la connaissance de son histoire et de sa culture.

— Vous êtes namurois, wallon, belge, européen, citoyen du monde. S'il ne fallait garder que l'une ou l'autre de ces identités, lesquelles choisiriez-vous ?

— Dans mes tripes, je dirais wallonne. Au-dessus, viennent les dimensions européenne et puis planétaire. Ce sont les trois niveaux qui sont pour moi déterminants dans mon action et ma réflexion. On ne peut être citoyen wallon dans sa dimension politique, sociale et spirituelle sans une réflexion sur la place de l'Europe dans le monde et sans tenir compte, comme fait majeur, que la planète est notre maison commune et qu'il faut la sauvegarder.

— En Wallonie, qu'est-ce qui vous réjouit et vous chagrine ?

— Ce qui me réjouit, ce sont les nombreuses initiatives en tous genres qui partent de la base, c'est un élément de richesse. Ce que je regrette, c'est que l'on reste trop attaché à des modèles de développement économique hyper social-démocrate ou néolibéral**.** Autre problème majeur : le sous-régionalisme, la lutte d'influence entre les grandes villes. Il manque une volonté de développer la région dans une vision partagée par tous.

— Quel est votre terreau familial ?

— Du côté paternel, mon arrière-grand-père venait de l'Ardenne et était contrebandier à ses heures. Mon grand-père était gendarme et mon père journaliste. Il a fait de la radio, a été résistant et était plutôt allergique à une certaine bourgeoisie autoritaire namuroise. Ma mère est issue d'un milieu agricole du Brabant wallon, mais suite à la mort précoce de son père de la grippe espagnole, elle a vécu dans une situation très proche de la pauvreté, et cela m'a marqué et sensibilisé. J'en ai retenu que chacun est toujours digne d'écoute et d'attention, quel qu'il soit. Notre parole vient toujours de quelque part.

— Vous avez fait vos humanités chez les jésuites à Namur. Qu'en retenez-vous ?

— J'ai vécu cette période sans que ce soit pesant pour moi. Ma classe était composée de fils de la petite et de la grande bourgeoisie locale et d'agriculteurs des environs, sans césure marquante entre classes sociales. C'était un milieu scolaire relativement ouvert, même s'il y avait peu de fils d'ouvriers. Chez les enseignants jésuites, j'ai apprécié un souci de la précision dans la formulation et le diagnostic porté sur les choses.

— À dix-sept-dix-huit ans, quelle orientation vouliez-vous donner à votre vie ?

— J'ai choisi de faire des études d'économie. Je préférais travailler pour des objectifs ne consistant pas à simplement vendre un produit, mais participant à un projet collectif. J'avais peut-être déjà le sens du service public. Plus tard, à l'administration wallonne, le souci de l'équilibre entre intérêts publics et privés m'a guidé.

— Vous êtes entré ensuite à la Société de développement régional wallon, puis au département de l'aménagement du territoire et de l'urbanisme de la Région. Sur quels dossiers importants avez-vous travaillé ?

> *« Les relations informelles sont importantes pour régler les problèmes. »*

— J'ai participé à l'étude de la première version du code de l'aménagement du territoire, à la réflexion sur la mobilité ferroviaire et les transports publics et à l'atlas de la Région wallonne qui visait à visualiser la région sur différents plans. C'était le début de la régionalisation et assez stimulant.

— Au sein de l'administration wallonne, pour faire carrière à un certain niveau, il faut, dit-on, avoir une carte de parti. Comment avez-vous géré cela ?

— Je n'en ai jamais eue, c'est un choix personnel. On m'a considéré officieusement comme PSC parce que j'avais étudié aux facultés de Namur, puis comme Ecolo parce que je venais à vélo au bureau. Paradoxalement, cela m'a peut-être aidé. Les conflits et divergences entre candidats encartés et disposant de forts appuis politiques étaient parfois tellement durs et marqués qu'on a alors choisi des gens comme moi qui étaient davantage sur le côté et moins strictement dans le circuit politique.

***— Vous avez beaucoup réfléchi aussi à la place de la ville pour le bien-être de ses habitants. En 2000, vous avez publié avec René Schoonbrodt un livre intitulé* La ville même petite…**

— Oui, je pense que la ville, pas seulement la grande, peut jouer un rôle important dans le développement de la région. Outre l'offre commerciale ou culturelle qu'elle propose, elle est, pour moi, surtout le lieu qui permet des rencontres informelles pouvant générer des activités, de la vitalité, des projets. Un jour, j'ai par exemple croisé à Namur sur un trottoir Bernard Gillain, de la RTBF, un grand adepte du vélo. C'était le début du projet Ravel à la Région. Notre discussion en

rue a débouché sur une émission sur le vélo et le Ravel. La Wallonie a besoin de grandes villes avec un certain poids de densification indispensable pour certains secteurs d'activité, mais aussi de petites villes et villages qui génèrent d'autres valeurs, comme l'attachement à la terre, au patrimoine.

— Les relations informelles sont aussi importantes dans l'administration ?

— Lorsque j'étais inspecteur général, tous les matins, je faisais le tour des bureaux, parlais à l'un et l'autre, et ainsi des tas de questions se réglaient facilement. Selon les règles du management, il faudrait faire souvent des réunions pour résoudre des problèmes, mais certaines rigidifient inutilement le travail.

« Il faut 'ré-encastrer' l'économie dans la nature. Elle ne doit pas être la référence première. »

— En 2002-2003, vous avez été chef de cabinet d'Isabelle Durant, ministre Ecolo chargée de la Mobilité et des Transports. Qu'en avez-vous retenu ?

— De bons souvenirs. On travaillait dans une ambiance harmonieuse et il a été passionnant de mettre en place de nouvelles politiques, comme le code de la rue. On a aussi jeté les bases de l'accord sur le RER, même si, par la suite, ce dossier a pris du retard pour d'autres raisons. Je me souviens aussi d'un dernier arrêté qui a permis la création d'une piste cyclable rue de la loi. Toucher de près le monde du pouvoir a été passionnant, j'ai pu constater la dureté de la vie politique. On doit avoir des nerfs solides quand il faut négocier, trouver des solutions, par exemple dans le dossier des nuisances sonores des avions où les oppositions sont fortes et le problème complexe.

— Vous êtes sensible à l'avenir de la vie sur terre dans toutes ces dimensions. L'encyclique Laudato si du pape François y est consacrée. Qu'en pensez-vous ?

— Sur le plan formel, elle est écrite dans un langage compréhensible qui nous change heureusement de ce qu'on trouvait dans les encycliques précédentes. Sur le fond, c'est un document majeur qui fournit des orientations claires à partir desquelles on peut agir au niveau économique, sociétal, écologique. Elle comprend des prises de position très nettes sur le rejet du modèle de développement actuel et est quasi un appel à une certaine décroissance ou sobriété. La revue des marxistes américains *Monthly Review* parle même à son sujet d'une encyclique « *antisystème* ». Seul regret, la grave question de la démographie galopante n'y est pas abordée. Et, au niveau institutionnel de l'Église, beaucoup n'en tiennent pas suffisamment compte pour agir en ce sens.

— Quelle est pour vous en 2020 « la » priorité politique ?

— Le défi climatique et l'effondrement de la biodiversité. C'est la base de tout et à partir de laquelle il faut travailler. Pour y répondre, le modèle néo-libéral, l'économie financière, ses dérives et les inégalités qu'elle engendre doivent être remis en question. Il est indispensable de 'ré-encastrer' l'économie dans la nature. Elle ne doit pas être la référence première, elle n'est qu'un outil. Il convient de changer la boite de réflexion de beaucoup d'économistes. On a trop dérégulé et fait confiance au marché.

— Trop de dérégulations ailleurs aussi ?

— En Wallonie, on a dérégulé même l'aménagement du territoire. Il ne reste plus comme normes importantes que les plans de secteurs. Toutes les règles sont dérégulées au nom de l'urbanisme de projets qui est souvent celui des promoteurs.

— Comme chrétien de base, qu'est-ce qui vous frappe particulièrement dans l'Église d'aujourd'hui ?

— D'abord, l'écart entre son discours officiel et le vécu des gens. Ensuite, le maintien au Vatican d'une pompe romaine d'un autre temps. Et aussi l'obligation du célibat de prêtres qui ne me semble justifié ni du point de vue humain ni théologique. La place non reconnue des femmes dans la hiérarchie et les responsabilités est également un élément de fracture entre l'Église et le monde.

— Le contenu de la foi ne devrait-il pas aussi être revu ?

— Il existe un problème de langage et une grosse opération de dépoussiérage serait effectivement nécessaire. Je pense par exemple à ce qu'on appelle la présence réelle du corps et du sang du Christ à la consécration et à la communion. On pourrait en parler autrement. Ce n'est pas une opération magique, mais il faut y voir un signe d'appartenance à une communauté qui se reconnait dans un geste de mémoire et de communion à ce qu'a dit et fait le Christ. Des théologiens, comme Joseph Moingt et d'autres, ont proposé des réflexions intéressantes. Et il serait possible de relancer une vie basée sur les Évangiles, mais nettoyée de toute une série de scories que les siècles sont venus ajouter par couches successives. Ce qui m'importe, c'est de retrouver des sources qui inspirent une dynamique.

— Certains passages d'Évangile vous touchent-ils particulièrement ?

— Je pense à l'épisode où Jésus chasse les marchands du temple. Je trouve qu'il s'agit d'une parole significative sur les problèmes actuels de l'Église et du monde. Je suis touché aussi par les durs propos du Christ à l'égard des riches. Cela invite à vivre et à respecter les autres quels qu'ils soient.

— Vous avez rencontré des chrétiens que vous admirez ?

— J'ai connu des prêtres remarquables, animés, proches des gens, ayant le sens de l'humour, comme l'abbé Malherbe à Namur.

— Vous êtes proche d'un mouvement d'Église ou d'un ordre religieux ?

— Non, mais je suis président de la fabrique d'Église de ma paroisse.

— Y a-t-il des intellectuels que vous appréciez pour leur éclairage sur le monde ?

— Par exemple, Jacques Ellul et sa critique des dérives d'un monde dominé par la technique. C'est particulièrement pertinent aujourd'hui où le numérique a pris une place prépondérante dans nos vies.

— Qu'est-ce qui donne de la saveur à votre vie ?

— Un mélange des genres : la famille, mes huit petits-enfants, et mes engagements. Un pied dans la théorie, un autre sur le terrain. J'ai été membre actif de l'association urbaine *Namur 80* et je m'intéresse à la vie locale. J'aime la lecture, la poésie notamment de Philippe Jaccottet et la nature. Et avec mon épouse, j'ai été baliseur pour les chemins de grande randonnée.

— Dans le bon sens populaire wallon, existe-t-il une phrase que vous aimez ?

— Par exemple : « *ê m'fi, rastrind »,* restreins ton propos. Expression typique de l'esprit namurois qui pointe celui qui se gonfle d'importance. ■

Au pays de la Semois

SUR LES PAS DU CHEVAL ARDENNAIS

Texte et photos : Frédéric ANTOINE.

L'Ardennais est l'une des plus vieilles races de chevaux de trait au monde. Jules César, déjà, l'employait dans son armée. Aujourd'hui, il a à peu près disparu. Mais certains en ont fait leur passion. Luc Boreux est de ceux-là. De mars à fin octobre, cet Ardennais attèle Noisette, Viva, Reinette et Quesie et, avec elles, emmène les promeneurs sur les bords de la Semois, du côté de Rochehaut. Une plongée en pleine nature assez particulière.

HISTOIRE D'AMOUR.
Chaque week-end, Luc sort ses quatre pouliches ardennaises de leur enclos et les amène à Rochehaut. Dans ce village proche de Bouillon, depuis 1990, toute la famille Boreux a développé des activités touristiques. Tous, sauf Luc. Aîné de la fratrie, il n'a pas été dirigé vers l'hôtellerie ou les loisirs. Après des études techniques, il travaille aujourd'hui chez Ores. Mais il est tombé amoureux du cheval ardennais. Aussi lui consacre-t-il tout son temps libre.

L'ATTELAGE, BOUÉE DE SAUVETAGE.
Condamné par le progrès à ne plus pouvoir utiliser sa force pour tracter, l'Ardennais risque de disparaître. Quelques débardeurs recourent encore à ses services, mais de manière exceptionnelle. Son sauvetage ne peut venir que du tractage d'attelages. Ce qui a donné à Luc l'idée de remettre quelques Ardennais à l'ouvrage. Ou plutôt quelques Ardennaises, car il ne possède que des juments. Les associer à des hongres dans son projet ? Trop dangereux.

EN ROUTE.
Parmi les balades tractées possibles, le parcours 'aventure' porte bien son nom. À la sortie du village, les deux calèches plongent dans un petit chemin, et se retrouvent au milieu des bois surplombant la Semois. « *En quelques minutes, les chevaux vont effectuer un dénivelé de quatre cents mètres,* explique Luc. *Et ils feront de même au retour !* » Pour les amateurs de sensations fortes, cela peut se faire en mode 'sport'. Heureusement, les fiacres ont des suspensions pneumatiques…

À GUÉ.
En fin de descente, un gué permet de traverser la rivière presqu'à sec. « *D'habitude, il est tout de même préférable de lever les pieds. Mais pas cette année. Regardez le niveau de l'eau !* » Pour la Semois, l'été 2020 a été celui de la sécheresse. Pourtant, Noisette et ses consœurs n'attendaient que ce petit bain, et le font bien savoir. Elles emmèneront ensuite leurs équipages dans les ruelles de Frahan, que contourne la Semois. De l'autre côté du village, un autre gué, plus long et majestueux encore, permettra de rejoindre la rive opposée. L'occasion d'une petite halte avant l'effort suivant.

À TOUTES FORCES.
Remonter la vallée n'est en effet pas une sinécure. La pente est rude, même si le chemin est moins chaotique qu'à l'aller. Les chevaux s'en donnent à cœur joie. Visiblement, là, elles sont à leur affaire. Déjà le clocher de Rochehaut apparaît au loin. À peine dételées, Reinette et sa copine de tractage auront droit à leur déjeuner.

PAUSE PIQUE-NIQUE
Mais Luc attèle sur le champ une seconde carriole, plus spacieuse. Les deux autres juments, elles, repartiront pour un tour. Cette fois, elles emmèneront des promeneurs pique-niquer en bord de Lesse. Ce qui leur donnera, à elles aussi, l'occasion de se reposer un peu…

Le regard de l'autre

UNE INSTRUCTION À CHARGE ET À DÉCHARGE

Josiane WOLFF
Présidente du Centre d'Action Laïque du Brabant wallon

Certains ont tellement *photoshopé* leurs photos qu'ils n'oseraient plus se montrer en vrai.

L'humain est ambigu, à la fois objet et sujet, regardant et regardé. Il l'est d'autant plus depuis que trois milliards et demi de ses semblables sont présents sur les médias sociaux et l'ont rendu accro aux shoots de dopamine alimentés par les petits pouces en l'air, cœurs, éclats de rire et autres 'likes'. Tous, nous voyons et nous sommes vus. Nous observons et nous montrons. De tout.

ON A L'ENFER QU'ON SE CRÉE

L'enfer, du latin *infernus*, serait un état de souffrance extrême, expérimenté après la mort, par celles et ceux qui ont commis des péchés durant leur vie. « *L'enfer c'est les autres* » est la phrase avec laquelle, en 1943, Jean-Paul Sartre clôture son *Huis Clos*. Trois humains *tombés en enfer* se demandent ce qui a bien pu les y conduire. De dénis en accusations, ils seront tour à tour victimes et bourreaux. Leur châtiment sera de supporter le regard de l'autre jusqu'à la fin des temps entre les quatre murs d'une pièce exiguë. Leur espoir sera que ce regard soit favorable sur leurs actions pour ne plus en ressentir la honte.

Caïn, premier meurtrier de l'histoire, est tourmenté où qu'il aille par un œil qui le poursuit « *sans trêve, sans repos* » (Victor Hugo, *La Conscience*). On y tient le lecteur en haleine : la famille de Caïn construit « *des murs de l'épaisseur des montagnes* », mais l'œil est toujours là. Ils deviennent créatifs : « *Sur la porte on grava : "Défense à Dieu d'entrer".* » Alors, l'œil est parti ? *Non, il est toujours là.* Mais que faire ? Se cacher au tombeau ? Inutile : « *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.* » Ce sera son châtiment, son enfer personnel et sur mesure.

MILLE MOTS (MAUX ?) POUR UN REGARD

« *Tu as vu comment il m'a regardé* ? », et tout est dit. Un regard soutenu, direct, et nous pensons : provocation ? Agressivité ? Un coup d'œil fuyant, mal à l'aise, et le doute s'installe : hypocrisie ? Mensonge ? Un clin d'œil complice, un regard bienveillant accompagné d'un sourire, et - quel soulagement ! - nous voici appréciés, aimés… et donc une belle personne.

Parce qu'il est le miroir déformant de nos propres pensées, le regard de l'autre est un juge. Au point que, pour plaire ou, *a minima*, ne pas déplaire, certains adoptent une attitude conforme à celle qu'ils croient attendue et se retrouvent, pour satisfaire leur besoin vital d'être aimés, dans un espace déstabilisant d'identité fluctuante et fragile. Leur image devient alors une obsession. Plaire à tout prix et à tout le monde devient un emploi à plein temps.

S'ils savaient à quel point tout le monde s'en fout ! Plus personne n'est dupe depuis que les applications de retouche de photos sont tellement simples qu'un enfant de cinq ans peut y parvenir. Quelle star du web n'a pas amélioré son image en quelques clics pour se transformer en top model ? Certains ont tellement *photoshopé* leurs photos qu'ils n'oseraient plus se montrer en vrai. Récemment, une jeune influenceuse a été démasquée par un reflet intrus dans un miroir : elle posait devant un poster paradisiaque pour faire croire à ses followers qu'elle se trouvait dans une île du Pacifique. Si ce n'était aussi pathétique, c'en serait drôle, car au travers de ses essais maladroits pour véhiculer une image glorifiante, c'est d'un déficit d'amour qu'il s'agit.

Poussé à l'excès, le faux-self (se montrer autre que ce que l'on est) rend fou… Mais comment sortir de cette sidération binaire et hypnotique du regard de l'autre si nous ne réapprenons pas à accepter ce que nous sommes : des humains merveilleux et résilients, mais aussi imparfaits et fragiles. ■

Le regard de l'autre

LA TYRANNIE DES *LIKES*

Hicham ABDEL GAWAD
Écrivain

Comme contre-feu au narcissisme aggravé provoqué par les réseaux sociaux, une réhabilitation de la spiritualité semble nécessaire.

La nature humaine est ambivalente. Tout être est en effet à la fois habité du désir d'être libre et du désir d'être validé par le regard de l'autre. Comme pour tout, il s'agit d'une question d'équilibre. L'être humain qui ne tombe pas dans l'illusion de sa propre centralité sait qu'il n'est pas l'alpha et l'oméga de la réalité et que le regard des autres a droit au chapitre, y compris quand il s'agit d'évaluer son propre cheminement de vie (on appelle ça trivialement 'prendre conseil'…). De même, l'être humain qui ne se déresponsabilise pas a conscience de sa part d'agentivité et du devoir d'agir 'en âme et conscience', autrement dit librement, et parfois au prix du qu'en-dira-t-on.

SANS BOIRE NI MANGER

Pourtant, les technologies les plus récentes ont créé une nouvelle illusion : celle d'un narcissisme aggravé. Narcisse : un homme qui s'éprend d'amour pour son propre reflet dont il devient incapable de se détacher. Plus il se regarde, plus folle est sa passion, jusqu'à en oublier de boire et de manger. L'actualité et la pertinence de ce mythe sont telles qu'elles nous rappellent les situations, très réelles, d'adolescents rivés sur leurs écrans qui en oublient parfois, eux aussi, de boire et de manger.

Mais si le mythe de Narcisse est un bon point de départ pour penser l'actualité, il ne rend pas compte entièrement de la situation : Narcisse est en effet tombé amoureux du reflet de sa beauté *naturelle*. Or, sur les réseaux sociaux, la pléthore de filtres de retouche de photo, ainsi que le simulacre de popularité avec les nombres de *followers* et autres *likes,* créent des formes de beautés complètement artificielles. Le centre de gravité de tout l'artifice tient en un seul élément : la validation du regard des autres. Au nom de cette validation, tel jeune va par exemple appliquer plusieurs filtres sur ses photos pour *soumettre* son estime de soi à la tyrannie des *likes*.

SYMPTOMES DU MANQUE

Si les algorithmes font bien leur travail, le déluge de *likes* suivra et une décharge de satisfaction sera octroyée. Mais dans le cas où ces algorithmes en décident autrement, ce sera le calme plat, et avec lui la déception suivie de symptômes du manque, comme pour toute addiction. Il n'est pas question ici de poser un jugement sur la beauté réelle des utilisateurs : dès lors que l'on plonge dans une illusion de narcissisme aggravé, aucune forme de beauté *naturelle* ne sera jamais à la hauteur. Narcisse lui-même, si on se permet de l'imaginer à notre époque, ne serait satisfait de son reflet qu'après lui avoir appliqué moult filtres. Autrement dit, la réalité elle-même devient *indésirable*.

De sérieuses études et initiatives sont à l'œuvre pour tenter d'endiguer ce problème qui finit même par échapper des mains des propriétaires des réseaux sociaux. Il se pourrait bien, à mon sens, que la solution ne puisse se trouver que dans une réhabilitation de la spiritualité (comprise au sens large, c'est-à-dire religieuse ou non-religieuse). Si l'on définit la spiritualité comme étant une recherche constante d'équilibre et d'alignement de soi avec un ordre universel, alors on peut considérer qu'elle constitue un sérieux challengeur à la tyrannie de la validation.

Je me souviens en ce sens d'une élève qui, lors de mon cours sur le jeûne du mois de ramadan, m'avait dit : « *Moi, pendant le ramadan, je coupe mes réseaux sociaux pendant un mois entier pour me recentrer sur l'essentiel.* » Inutile de préciser que son professeur lui avait mis 20/20. ■

Le regard de l'autre

LA LARGESSE DU REGARD

Laurence FLACHON
Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)

Jésus rappele que nous pouvons compter sur un regard plus large qui nous libère de la parole négative de l'autre, comme de notre propre désir de la prononcer.

Il m'arrive souvent d'introduire la prière du Notre Père par les mots de la théologienne Francine Carrillo : « *Donne-nous de témoigner de la largesse du regard que tu poses sur chaque être humain, ce regard que nous accueillons maintenant en te disant*. » Ces mots évoquent la bienveillance de Dieu que nous sommes invités à accepter pour nous-mêmes, et à porter plus loin. Car le regard que nous posons sur autrui dépend beaucoup de la manière dont nous avons été regardés.

PAILLE ET POUTRE

Certains regards relèvent du désespoir, disent l'amour et la confiance, témoignent du respect et de la solidarité. Mais d'autres jugent. Ceux-là, nous les craignons, car ils mettent à mal notre besoin d'être aimé, reconnu. La peur nous pousse alors à critiquer, souvent de manière hâtive. C'est la célèbre histoire de la paille et de la poutre. « *Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil ?* » (Matthieu 7, 3). Là où nous sommes pressés de (dis)qualifier autrui, la parole du Christ s'interpose pour nous rappeler que nous pouvons compter sur un regard plus large qui nous libère de la parole négative de l'autre, comme de notre propre désir de la prononcer.

Jésus nous apprend à voir et à regarder autrement. Dans le bref récit de l'offrande de la veuve (Marc 12, 41-44), il regarde *toutes* les personnes qui mettent de l'argent dans le trésor du Temple. Pas seulement celles qui donnent beaucoup, mais aussi celles qui, comme la veuve, sont jugées insignifiantes par la société par leur statut et le montant de leur don. Le regard de Jésus réintègre la femme dans le champ social et dans notre champ de vision. Il réoriente notre regard : là où nous n'avions vu qu'une pauvre veuve faisant une offrande misérable, il nous rend attentif à la grandeur de son geste, à ce qu'il suppose de foi et de confiance.

VOIR AU-DELÀ

Lorsque, pour répondre aux accusations d'une servante, Pierre renie Jésus, celui-ci prend la peine de se retourner pour lui faire face (Luc 22, 61). Le regard de Jésus n'accuse pas, il fait miroir. Pierre est renvoyé à sa propre conscience, il se souvient des paroles de Jésus : « *Avant qu'un coq ait chanté aujourd'hui, tu m'auras renié par trois fois*. » Les paroles qui décrivent et annoncent ont déjà été dites. Jésus se tait, mais il regarde son disciple et prend ainsi soin de maintenir le lien entre eux.

C'est à Pierre de se retourner, intérieurement. Nous assistons à une conversion du cœur. Les paroles de Jésus qui jettent la lumière sur l'ombre ont été accueillies. Plus de dénégation. Plus de désaveu qui niait non seulement la relation de Pierre à Jésus, mais aussi son appartenance au groupe des douze et son identité de disciple. Pierre devient figure du croyant. Nos chemins de foi sont chemins de traverse et parfois ravin de rupture. Le regard de Jésus reste présent pour qui se remet à le chercher. Pierre pleure, il se repent. Puis il sort : il est en mouvement vers le pardon et la vie nouvelle.

Ce qui nous fait vivre et nous met en route, c'est la rencontre, souligne l'Évangile de Jean. « *Venez et vous verrez* », dit Jésus à ces disciples (Jean 1, 39). Cela passe par le regard, mais pas seulement par la vue : viens et perçois, prends en considération ce que tu perçois au-delà de la vue, saisis-en la signification. Les autres évangiles mettent l'accent sur le fait que, pour suivre Jésus, il faut être capable de rupture radicale. Jean, lui, préfère mettre en avant le rôle d'intermédiaire des témoins. Mais où vont les disciples et que voient-ils ? C'est une demeure mobile, un ancrage en mouvement : c'est Jésus lui-même qui les invite à dire et faire preuve de la hauteur, la largeur et la profondeur de son amour pour toute l'humanité. ■

Le regard de l'autre

LE REGARD CRITIQUE DE L'AUTRE EST ASSASSIN

Floriane CHINSKY
Dr en Sociologie du Droit, rabbin à Judaïsme En Mouvement

Le 'mauvais œil' contribue à justifier une approche déshumanisante de l'autre, soutient le jugement sur autrui, la condamnation, et, à terme, l'exécution.

Le vendredi 16 octobre, à Conflans-Sainte-Honorine, un professeur d'histoire-géo de collège a perdu la vie, aux mains d'un jeune de dix-huit ans se prétendant de l'islam. Le rôle des regards se multiplie en une mise en abîme infinie. Sans le regard de l'enseignant sur ces caricatures, pas de meurtre. Sans le regard des élèves sur le prof, sans celui des parents sur les élèves, sans celui des réseaux sociaux et de leurs jugements, pas de tragédie. Le regard des caricaturistes sur la religion et ses prétentions au contrôle de la parole est essentiel. Notre regard, enfin, se porte sur l'ensemble de cette histoire, et lui aussi court le risque d'être meurtrier.

Devons-nous 'faire bloc', c'est-à-dire presque 'faire front', laisser de côté toutes nos différences pour nous unir contre l'extrémisme ? Bien sûr, nous portons un combat commun contre toute violence et toute menace à la liberté d'expression, mais est-il juste de nommer cet accord du nom de 'bloc' ? Le plus grand problème de l'extrémisme n'est-il pas, justement, de penser par 'blocs', par catégorisations et exclusions rigides ?

UNITÉ SANS UNIFORMITÉ

Si nous 'faisons bloc', notre regard devient le même que celui de millions d'autres. Le regard de l'autre ne nous menace pas, car il n'y a plus d'autre. Cette situation est une situation de totalitarisme. Nous risquons de former un bloc totalitaire qui s'opposera au bloc ennemi, nourrissant par cela même la 'dynamique des blocs'. Le judaïsme ne soutient pas ce genre de 'bloc-âges'. À l'image de l'ordonnancement traditionnel des pages des livres juifs, notre combat pour la liberté devrait s'inscrire dans l'unité, mais sans uniformité. Telle la page juive, il peut porter un texte, mais aussi des commentaires, des précisions, des interprétations et des contestations. Dans la page juive également, le jeu des regards se prolonge à l'infini, à travers les siècles. Les désaccords y sont foison, mais le regard des opposants reste doux.

Rabbi YoHanan Ben Zakaï a été le refondateur du judaïsme après la destruction du Temple de Jérusalem par l'armée romaine en 70. C'est lui qui a permis à la MaHloket, la controverse bienveillante, de poursuivre son action féconde dans la création permanente de l'enseignement oral. Il interpellait ainsi ses élèves : « *Sortez et voyez quel est le chemin de droiture auquel l'être humain doit s'attacher !* » Rabbi Eliézer dit : un bon œil ; Rabbi Yéhochoua dit : un bon ami ; Rabbi Yossi : un bon voisin ; Rabbi Chimon : celui qui comprend les conséquences ; Rabbi Eleazar : un bon cœur. Il leur a dit : « *Je préfère* (littéralement : je vois) *les paroles de Eleazar fils de AraH, car vos paroles sont incluses dans la sienne.* » (Avot 2 :9)

LE BON CŒUR

Le bon œil, le bon regard, apparait en premier. Le bon cœur, en dernier. Le maître fait son choix, il choisit le bon cœur. Il explique son choix « *parce que le bon cœur inclut toutes les qualités que vous avez citées* ». Ce faisant, il ne disqualifie personne. Il ne "donne pas de bonne réponse", n'indique pas le 'bloc' souhaitable, souligne juste *sa "*préférence personnelle*"* qui, justement, inclut les autres sans les réduire. On peut considérer que Rabbi YoHanan Ben Zakaï a lui-même un bon cœur, et que grâce à ce bon cœur, il a un bon œil, un œil bienveillant. Ce qui lui permet d'ouvrir une question essentielle à ses élèves, d'envisager positivement toutes leurs réponses et de les inclure en respectant leur diversité. L'approche de Rabbi YoHanan Ben Zakaï est anti-autoritaire et bienveillante. Puissions-nous nous inscrire dans ce type de postures avec autant de courage que lui. Car le regard bienveillant de l'autre est rédempteur. ■

Leçon de vie et message d'espoir

VAINCRE LE CANCER DU SEIN

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Dans *Une terrible envie de vivre*, Anne Fagot-Campagna retrace son long combat contre une maladie qu'elle a d'abord eu du mal à accepter. Sortie victorieuse, elle a mis sur pied Les voies de la guérison, un projet basé sur le défi sportif.

Elles se prénomment Vickie, Lisa, Raïcha ou Claudine, ont entre trente-neuf et soixante-huit ans, et ont toutes été confrontées au cancer. Ces neuf femmes passionnées et courageuses se sont retrouvées dans les Alpes pour une semaine de stage organisée par Les voies de la guérison, une association créée par Anne Fagot-Campagna au sortir de sa lutte contre un cancer du sein. Un combat gagnant, et cependant pas totalement terminé puisque cette quinquagénaire mère de deux ados et férue d'alpinisme doit suivre pendant cinq ans une hormonothérapie. Et qu'une maladie préexistante s'est réveillée.

UN MONDE D'INCERTITUDE

En réalité, celle qui, dans *Une terrible envie de vivre,* retrace ce parcours éprouvant en un constant aller-retour entre le récit de ses soins médicaux et la confession de ses ressentis n'est pas une patiente comme les autres : elle est elle-même médecin. À l'origine diabétologue, elle a effectué deux missions pour Médecins sans frontières en Éthiopie et en Ouganda, où elle a notamment travaillé sur la malnutrition. Elle est ensuite devenue épidémiologiste. Se retrouver 'de l'autre côté' n'a pas été simple pour elle. « *Comme médecin, on a beau ne pas le vouloir, on anticipe les complications, les questions,* constate-t-elle. *On voudrait être encore plus acteur de ses soins, avoir le choix, pouvoir décider. Il est compliqué de faire confiance, de lâcher prise, car les choses ne sont pas dites, tout est très protocolisé. Le médecin soignant doit comprendre que le médecin patient comprend d'emblée les choses.* »

Lorsqu'elle apprend sa maladie, la première chose que fait Anne est d'aller consulter les statistiques sur internet. Les taux qu'elle trouve – septante-sept pour cent de survie nette à dix ans, tous âges et stades confondus - ne la satisfont pas : « *Ça ne s'appelle pas une guérison, il me semble.* » Et elle ne trouve rien d'autre correspondant à son cas. « *J'ai découvert l'incertitude,* se souvient-elle. *Mon corps me trahissait, sérieusement, ouvrant à tout un monde incertain. On perd alors ses repères, on ne peut plus faire ce que l'on faisait. Survient la peur de la mort, de ne plus contrôler les choses, de ne plus être capable.* »

LA MÉTAPHORE DU HÉRISSON

Elle rejette intérieurement l'idée de suivre une chimiothérapie, dont elle connaît la possible dangerosité, même si elle sait ne pas avoir le choix. « *Je n'ai pas encore touché du doigt le véritable problème, mon problème* », soupire-t-elle. Ce qui l'amène à consulter la psychiatre de l'hôpital. À qui elle parle… du hérisson, auquel elle s'identifie. « *Il se met en boule pour se protéger, se déploie lorsqu'il a confiance et reste fragile lorsqu'il traverse. Comme lui, je me sentais fragile, vulnérable.* »

« *Le problème, pour moi, était de sortir de ma coquille, me tourner vers l'autre. Il y a plein de malentendus avec l'entourage, avec les professionnels de santé. Il faut parler, exister pour trouver une meilleure compréhension. C'était devenu une évidence et cette psy m'a mise sur la route. J'ai commencé à écrire pour faciliter le lâcher-prise, évacuer la colère contre mon corps qui m'a trahi, alors que personne n'a eu cette maladie dans ma famille où on vit jusqu'à nonante ans. Pourquoi est-ce à moi que cela arrive, et pas à ma voisine qui fume et boit de l'alcool, ne fait pas de sport ?* »

Les premières chimios sont très difficiles. Mais après la quatrième, elle s'étonne de retrouver de l'énergie. Le bien-être revient, plus psychologique que physique. Elle doit néanmoins vivre avec la perte de ses cheveux, dont la progressive repousse scande les étapes de sa guérison. « *C'est un stigmate très important, car les cheveux sont porteurs de beaucoup de féminité. Et on vous repère dans la rue. Mais on ne veut pas être différent. Quand on me traitait en malade, j'étais en colère. Très vite, j'ai voulu redevenir comme les autres.* » Le regard porté par les proches reste fondamental. « *Il y a ceux qui sont parfaits, d'autres qui en font trop. Mais les pires sont ceux qui ne vous parlent plus, ne vous appellent plus, parce que leur silence vous enferme dans la non-existence. Or le cancer lui-même vous y pousse déjà. Dès lors, de ces gens-là, on ne veut plus entendre parler. On se trouve dans une hypersensibilité.* »

La foi lui a-t-elle été un secours ? Son père lui parlait de la communion des saints et certains proches ont même voulu l'emmener à Lourdes. « *Je suis croyante, même si*

© Anne FAGOT-CAMPAGNA

LE SPORT.
Face au mal, reconquérir la confiance en soi et en l'avenir.

peu pratiquante. Mon rapport à Dieu reste interrogatif, je suis à la fois émerveillée par la puissance de la nature et par celle de l'homme, et révoltée face à la mort et à la souffrance. La foi aide beaucoup les croyants pratiquants, comme une femme dont je parle dans mon livre. Beaucoup de personnes prient pour moi, et c'est une force. Ma foi dans cette force universelle m'apaise et me rend sereine face à l'avenir. »

AU JOUR LE JOUR

« *La peau devient plus sèche, on a l'impression de prendre dix ans. On apprend à vivre au jour le jour. Et puis on sort définitivement changée* », raconte encore Anne Fagot-Campagna. Car elle en est sortie. « *Sur mon plan de soins bien écorné, toutes les cases redoutées et longuement observées sont bien cochées. J'ai accompli mon devoir envers mon corps nettoyé, j'ai subi les attaques, je me suis relevée, j'ai plié la tête sous les contraintes, et c'est fini pour aujourd'hui.* » Direction Chamonix en compagnie de son compagnon afin de renouer avec la marche et l'escalade. « *Après tous ces traitements, j'étais animée par une terrible envie d'aller en montagne. De vivre tout simplement. Je n'avais plus de colère, j'avais réussi à lâcher prise, habitée par la joie de vivre pleinement chaque journée comme un don. L'alpinisme est pour moi une véritable passion. C'est une façon d'exister, de prouver ce dont le corps est capable, et aussi de retrouver la beauté des paysages, le côté extrême de la nature, le danger aussi. L'alpiniste est en cordée, il fait confiance à son partenaire qui doit, lui aussi, lui faire confiance. Cela m'a permis de me défaire de la maladie et des soins, alors qu'ils agissaient encore en moi.* »

Elle veut aussi retravailler pour retrouver la vie d'hier, quitte à nier ses faiblesses. « *Il fallait que je refasse tout rapidement. Mon père était très fâché de me voir reprendre à temps plein, même si le médecin du travail m'avait trouvée plutôt en forme. J'avais besoin de me prouver que j'étais toujours capable de faire mon métier. Pourtant, j'ai encore du mal à contrôler mes pieds, ma tête. L'importance des projets n'est plus le même. Mais la tête a quand même gagné : j'ai réussi à reprendre le travail et à refaire de la haute montagne.* »

Elle ne voulait pourtant pas en rester là. Sitôt guérie, tout en se sachant sous la menace d'une *épée de Damoclès*, elle a créé Les voies de la guérison. « *Je crois à l'apport des exercices physiques contre les maladies chroniques et le cancer*, explique-t-elle. *Aux participantes du stage, je voulais proposer un défi. Les encourager à aller plus loin pour se prouver qu'elles étaient capables d'aller au-delà de ce qui leur semblait possible. Arrivées au sommet, celles qui étaient les plus en forme physiquement sont allées à la rencontre des autres qui, ayant plus de difficultés, avaient emprunté un chemin différent. Et elles ont pris leurs sacs, ce qui montre le besoin d'entraide. Au sommet, elles se sont prises dans les bras et ont chanté* Étoiles des neiges. *À ces moments-là, on oublie complètement la peur de la mort.* » ■

Anne FAGOT-CAMPAGNA, Une terrible envie de Vivre, Paris, City, 2020. Prix :18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.

Au-delà
du corps

VIVRE SON CORPS

« *La clé de la vie en pleine forme et en pleine possession de ses moyens ne réside pas dans les gélules et dans les bistouris, mais dans chacune de nos actions de tous les jours.* » Fort de cette conviction, ce médecin chroniqueur dans *Le magazine de la santé* propose de redécouvrir, au fil des étapes d'une journée type, comment fonctionne le corps et comment on peut l'aider à marcher. Au passage, dans de petits encadrés, l'auteur coupe aussi les ailes à quelques canards concernant la santé. (F.A.)

Antoine PIAU, *24 heures dans la vie du corps humain*, Monaco, Éditions du Rocher, 2020. Prix :18,80€. Via *L'appel* : - 5% = 17,86€.

© TantiPlana

Hervé Guerrisi

Propos recueillis par Michel PAQUOT

VERS SES RACINES *ET AU-DELÀ*

Petit-fils de mineur italien, le comédien bruxellois crée depuis une quinzaine d'années des spectacles qui s'inscrivent dans son histoire familiale et s'interrogent sur la figure de l'étranger aujourd'hui. Tout en menant en parallèle d'autres projets ambitieux.

« D'où viens-tu ? » Cette question, doublée d'une autre : « *Tu n'as pas l'air d'être d'ici* ? », crée de la différence. Et génère du racisme. À vingt-cinq ans, Hervé Guerrisi se l'est appropriée pour tenter d'y répondre. Au milieu des années 2000, celui qui se définissait comme un « *ket de Bruxelles* » a pris le chemin de l'Italie, à rebours de celui emprunté par ses grands-parents plusieurs décennies auparavant. Ce voyage nourrira plusieurs pièces de théâtre : *Cincali*, l'histoire des mineurs transalpins, *La turnata*, leur difficile retour au pays, et, récemment, *L.U.C.A.*, pour *Last Universel Common Ancestor*.

Avec son complice italo-belge Grégory Carnolli, à travers ce spectacle présenté au Festival off d'Avignon en 2019 et plusieurs fois joué en Wallonie, il remonte à près de quatre milliards d'années pour aller à la rencontre de la cellule primitive d'où sont issus tous les êtres vivants sur terre, dont les humains. Pour que cet événement ait pu avoir lieu, elle a dû agréger des bactéries étrangères à son système en modifiant sa constitution cellulaire. L'inclusion et la modification sont donc à la base de toute forme de vie, de richesses et de diversités. D'où le grand saut jusqu'à aujourd'hui : l'étranger est une richesse pour la société qui doit donc l'intégrer.

FAMILLE CALABRAISE

« *Ma nécessité aujourd'hui est d'essayer de changer les esprits par rapport à l'immigration actuelle, notamment en regard de ce qui s'est passé en Belgique et en Europe. On ne peut pas avoir des opinions fermées ou des paroles de rejet* », estime Hervé Guerrisi qui sait de quoi il parle. Sa grand-mère est venue de Calabre avec ses trois enfants rejoindre son mari arrivé après la Seconde Guerre mondiale pour travailler dans les mines. Rapidement veuve, elle a voulu prendre le train du retour, mais sa famille le lui a interdit. Elle a donc épousé un ami du défunt, mineur lui aussi, de qui elle a eu un fils, le père d'Hervé, qui porte le nom de sa mère. Et qui épousera une jeune fille d'origine anglaise, ou écossaise, bien que ne parlant pas un mot d'anglais. Mais c'est une autre histoire. « *Je n'ai pas connu mon grand-père,* raconte le comédien. *Je voyais ma grand-mère qui habitait Courcelles et avait un accent à couper au couteau. Tout son amour passait par la nourriture. Elle est décédée quand j'avais douze ans.* »

Ses origines familiales, le petit Bruxellois né en 1981 les a longtemps ignorées. Un premier indice lui a bien été fourni lorsque, à dix-douze ans, répondant un jour au téléphone, il a entendu une voix italienne, langue totalement inconnue pour lui. C'était *zio Léon,* un oncle paternel. Bien qu'intrigué, il attendra des années avant d'investiguer davantage. Qu'il devienne comédien.

COMÉDIE MUSICALE

« *Enfant, j'étais très turbulent, un peu caïd* », se souvient-il. Pour canaliser cette énergie, ses parents l'inscrivent au casting d'une comédie musicale, *Mon petit Loup*, sur une musique de Marc Ysaye. Pendant deux ans, sur ce « *terrain de jeu incroyable* », il va répéter chaque semaine et la moitié des vacances scolaires. Pour diverses raisons, le spectacle ne verra finalement pas le jour, mais le danseur-chanteur en herbe a attrapé le virus de la scène. Et lorsque la metteuse en scène Karine Rochat vient présenter, dans son école d'Anderlecht, le cours qu'elle donne à l'académie, il ne peut que s'y inscrire. Le conservatoire de Bruxelles suivra.

Si, en y entrant, il n'a pas une idée précise de ce qu'il veut jouer, en sortant, il n'est guère plus avancé. Il est dans *Cyrano de Bergerac* au Théâtre du Parc ou dans *Le Prince de Hombourg*, investissant la cour du Palais des Papes en ouverture du festival d'Avignon. Ce sont pourtant d'autres envies qui l'animent. Au conservatoire, il a travaillé avec Daniela Bisconti sur un texte de Dario Fo, *Le sacrifice d'Isaac*, et cela lui a énormément plu, sentant « *qu'il y avait là quelque chose lié à l'Italie qui résonnait* ». En 2005, il monte à la Soupape, une petite salle d'Ixelles, *Histoire du tigre et autres histoires*, plusieurs nouvelles du même auteur. L'accueil enthousiaste du public le confirme dans son choix. « *Je voulais avoir un seul en scène que je puisse jouer partout. Je l'ai d'ailleurs présenté dans des écoles, des caves, des hôpitaux…* » En 2006, il se rend même à Milan pour rencontrer le prix Nobel de Littérature. En vain : on est en pleine période électorale et l'auteur dramatique se trouve à Rome. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir été en contact avec lui jusqu'à sa mort en 2016.

THÉÂTRE NARRATIF

Depuis qu'il a retrouvé des traces de sa famille, Hervé Guerrisi parle l'italien qu'il a appris en quelques jours. Le voilà donc à Rome, Milan ou Bologne jouant dans la langue de Dante. C'est à cette occasion qu'il rencontre Mario Perrotta dont il adapte en français *Cincali* et *La Turnata*, des textes dans lesquels il met beaucoup de lui-même et de sa famille. Il donne ainsi corps à un théâtre narratif, une forme scénique qui repose d'abord sur le texte dit par un auteur-acteur évoquant sa propre histoire. En parallèle, ce presque quadragénaire qui avoue ne pas « *avoir de vision à long terme* » multiplie les projets les plus divers. Il a collaboré avec le dramaturge argentin Rafael Spregelburd dans SPAM et dans *Léonhard And The Fool* où il joue du saxo. Et il est présent dans les spectacles francophones de la troupe flamande Ontroerend Goed : *£¥€$* (les symboles de la livre, du yen, de l'euro et du dollar), que l'on peut aussi lire *lies* (mensonge), et *Game Of You,* où le spectateur se retrouve seul face à un acteur dans un subtil jeu de miroir.

Cette façon d'abolir le quatrième mur qui, au théâtre, sépare la scène de la salle, Hervé Guerrisi l'applique dans ses différents spectacles. Dans *L.U.C.A.*, par exemple, il demande aux spectateurs d'où ils viennent. Lors des représentations scolaires, les réponses donnent lieu à un joyeux tour du monde. « *En cassant ce mur, je veux souligner le fait que la seule force qui reste au théâtre, par rapport aux autres médias, est la présence humaine. On est ensemble. C'est une forme d'échange, de partage.* »

« *Je suis très curieux, j'adore prendre sans cesse de nouveaux chemins. Une de mes valeurs est que tout peut s'apprendre en permanence. Et je n'ai pas envie de m'arrêter.* » À quand le stand up ? « *Je n'ai pas la nécessité de donner cette forme-là à mon parcours,* laisse-t-il tomber après un bref silence. *Je crois que je ne serais pas assez bon, c'est un exercice difficile.* » ■

L.U.C.A. sera repris en Belgique début 2021. www.herveguerrisi.com/

Sur youtube, facebook et à la RTBF

FÉLICIEN BOGAERTS SUR LE FRONT ÉCOLOGIQUE

Michel LEGROS

Devenu le présentateur de *Plan Cult* sur La Trois, le journaliste de vingt-trois ans est très actif sur le web à travers *Le Biais Vert* et *J-Terre*, deux médias de sensibilisation à l'écologie.

« *Naïvement, des jeunes Occidentaux, avec beaucoup de bienveillance, voulaient faire quelque chose de bien. Ils souhaitaient aussi réveiller nos dirigeants.* » C'est ainsi qu'avec deux amis, le journaliste Félicien Bogaerts a lancé sur youtube, en 2017, *Le Biais vert*, un média indépendant centré sur l'écologie. *« Biais, parce que l'on parle beaucoup de biais idéologique. Mais, pour nous, le sens le plus significatif, c'est 'billet vert', parce que le nœud du problème, c'est le pognon.* »

Le Biais Vert diffuse des vidéos qui traitent de grandes questions environnementales et sociales : la pollution sonore, l'impact des grands ensemenciers sur la vie quotidienne, la disparition des abeilles, etc. L'une d'elles, *Anita*, où la jeune Fantine Harduin interprète un personnage évoquant Greta Thunberg, a été vue plus de quatre-vingt-huit mille fois. Ces vidéos sont autofinancées grâce à la plate-forme de crowdfunding Tipeee, où chacun peut déposer son écot mensuel. Pour des projets (encore) plus ambitieux, tel un film, d'autres sources de financement seront envisagées.

AU-DELÀ DU CLIMAT

« *Nous voulons aller au-delà des seuls enjeux climatiques sur lesquels la focale est axée aujourd'hui*, insiste Félicien Bogaerts. *L'écologie dépasse largement la seule question du climat. On met en lumière la réalité des faits avec des images-chocs. C'est pourquoi* Le Biais Vert *possède aussi plusieurs chroniques :* Mégot*, qui démonte les publicités et* Le Kiwi*, qui propose des pistes de solution, un art de vivre autrement, de petites actions quotidiennes qui, mises bout à bout, peuvent créer 'l'effet colibri'.* » Entre quinze et vingt mille abonnés suivent ces programmes sur youtube et quelque cinq cent mille sur facebook. « *Je pense que l'on peut évaluer à vingt millions de spectateurs en trois ans* », se réjouit le journaliste.

À l'automne 2018, il a pris des contacts avec plusieurs médias indépendants en France, en Suisse et en Belgique pour créer une autre chaîne YouTube, *J-Terre,* dont Élise Lucet, journaliste réputée pour sa pugnacité et productrice d'*Envoyé spécial* sur France 2, est la marraine. Diffusée en direct devant plusieurs milliers de spectateurs, elle essaie de sortir l'écologie de son ghetto. Le dernier numéro s'est déroulé pendant le confinement et le prochain devrait être diffusé courant novembre. « *Ce projet entraîne un réel enthousiasme parce qu'il apparaît comme sincère et cent pour cent autofinancé par des donateurs. D'ailleurs, nous tournons l'émission dans des studios alternatifs et indépendants avec notre matériel perso.* »

LES BEATLES DE A À Z

Félicien Bogaerts est né en 1997 à Braine-l'Alleud. À sa sortie du secondaire, il n'a pas une idée précise sur la manière d'orienter son avenir. Faire des études ? Il hésite. Il a seize ans et est passionné de musique, principalement de rock classique et, surtout, des Beatles. *« Sans me vanter, je crois les connaître dans leurs moindres détails. Je ne les ai pas fréquentés, mais j'ai eu la chance de côtoyer de très près et fort longtemps Geoff Emerick, leur ingénieur du son,. Geoff les a assistés durant toute leur carrière, de la toute première à la dernière séance d'enregistrement. Il m'a raconté des tas d'anecdotes à leur sujet.* »

Médias & Immédi@ts

OLIVIER BOUGE LES LIGNES

L'auteur de *Dans les yeux d'Olivier* se lance dans une nouvelle collection de documentaires. Entendant cette fois ouvrir les esprits, il y donne la parole à des personnes qui, ayant refusé de capituler devant leur situation, ouvrent les portes du monde de demain. Une évolution souvent inacceptable pour les 'bien-pensants', d'où le nom et le projet de l'émission, prévue pour six numéros.

***Faire bouger les lignes*, le mardi soir, France 5 (programmation non hebdomadaire).**

LES APPARTS ET LA VIE

Dans les immeubles, on s'ignore. Jusqu'à ce que l'impensable transforme des inconnus en êtres solidaires. Le 13 novembre 2015, Daniel Psenny, journaliste au *Monde*, habite en face du Bataclan. De sa fenêtre, il filme le drame, sort seul sauver un mourant, le ramène dans le hall, se fait tirer dans le biceps. À un doigt de mourir, il crie SOS. Un voisin barricadé descendra le secourir, lui et son blessé. L'humanité devient la plus forte. Ce docu revient sur ce moment glaçant et chaleureux.

22h01, France 3, me 4/11, 23h15.

JEUNE PRODIGE.
À vingt-trois ans, ce touche-à-tout est à la fois passionné par la culture, la musique, et les problèmes de société.

« J'ai pu ainsi découvrir que la musique était porteuse de plein de choses. Elle est une porte d'entrée dans la vie politique et sociale. Elle est le reflet des époques et des réalités sociopolitiques du moment. Les Beatles, par exemple, nous font entrer dans l'histoire sociale de Liverpool. La musique permet aussi de vivre des expériences de vie en groupe, d'exister dans l'espace et de s'y organiser. »

PROTEST SONG SUR CLASSIC 21

Faire de la radio le tente. Il envoie un message à Marc Ysaye, alors directeur de Classic 21, dans lequel il développe son intérêt et ses motivations. Contre toute attente, le responsable lui fixe un rendez-vous où il arrive avec une petite démo. « *Elle s'ouvrait sur* Go to get you into my life *des Beatles. Ce qui est inouï, c'est au moment où je suis entré dans son bureau, la radio qu'il écoutait diffusait cette chanson !* » Durant l'entretien, il réussit à lui faire comprendre qu'il est important, pour la RTBF, de faire participer des jeunes – dont beaucoup écoutent Classic 21 - à la vie de la station. Il est engagé et va y présenter plusieurs émissions, dont la séquence *Protest Song* et *Le Live du Belvédère* en live avec Pierre Paulus.

Progressivement, il est amené à traiter de toute une série de sujets qui lui donnent une ouverture d'esprit de plus en plus large. Il acquiert ainsi, « *par la force des choses* », une conscience écologique. « *Elle n'est pas née de nulle part, mais je me suis trouvé confronté à des images terribles de la planète. J'avais du temps de cerveau disponible à ce qui se passait sur terre. J'ai aussi découvert que l'art est un vecteur pour aiguiser, distiller notre rapport et notre conscience au monde, apportant même, je dirais, des ouvertures spirituelles. Je pourrais parler d'extase, ce que certains appellent Dieu. Bien qu'étant athée, je suis intéressé par toutes les spiritualités.* »

Sa courte carrière va prendre une nouvelle direction. Hakima Darhmouch, responsable depuis 2018 du pôle culture et musique à la RTBF, qui cherchait un animateur pour donner vie à l'émission *Plan Cult* sur La Trois, vient en effet le chercher. Cette émission hebdomadaire de vingt-six minutes diffusée le samedi soir accueille des invités multiples et issus de tous les univers artistiques, avec l'objectif d'aborder des sujets diversifiés s'adressant au plus grand nombre. « *Avoir été choisi pour devenir la voix de La Trois est, pour moi, une chance et un plaisir*, sourit l'intéressé. *Cette émission me fait rencontrer beaucoup de monde et m'amuse beaucoup. Elle me donne aussi la possibilité d'avoir une stabilité financière qui me permet de continuer à faire vivre d'autres projets.* » ■

Le Biais Vert : www.youtube.com/lebiaisvert
fr.tipeee.com/le-biais-vert

Plan cult le samedi soir sur La Trois

DIEU, UNE FEMME

« *Les leaders de nos traditions religieuses parlent tout le temps des femmes, mais ils ne parlent jamais avec les femmes.* » Alice Peyrol-Viale et Sinatou Saka ont donc créé le premier podcast sur Dieu et les femmes. 'Féministes et croyantes' ou 'croyantes et féministes', l'une, Française née dans un milieu athée, est secrétaire de Caritas Alsace. L'autre, Béninoise, est cheffe de projet éditorial en radio-tv. Ensemble, elles ont fondé l'an passé *Theology for Equality*, un projet de réappropriation du savoir religieux par les femmes à travers la théologie. Leur podcast, *Dieu avec un E*, s'inscrit dans ce cadre. Rencontrant des femmes de toutes les confessions du Livre, elles en sont à leur dixième émission.

Sur ordinateur ou via appli
podcast.ausha.co/dieu-e

AINSI SONT-ILS

De 2012 à 2014, la série télévisée *Ainsi soient-ils* avait tenté un regard sur les espoirs et les doutes de quatre candidats à la prêtrise, du séminaire à l'entrée en paroisse. Pour neuf mois, Arte rend aujourd'hui l'intégrale de cette fiction accessible en ligne gratuitement. À voir si pas vu à l'époque.

Sur arte.tv depuis le 03/10/2020.

À quoi rêvent les jeunes ?

AMOUR, ESPOIR ET DIGNITÉ

Jean BAUWIN

***Incandescences* est le dernier volet de la trilogie *Face à leur destin* imaginée par Ahmed Madani. Sur scène, dix jeunes issus de l'immigration se racontent et font le portrait de leur époque.**

Ils sont dix sur scène : quatre garçons et six filles non professionnels. « *Je les ai choisis,* dit Ahmed Madani, l'initiateur du projet, *parce qu'ils ont tous une connaissance, un savoir-être, une expertise d'eux-mêmes et pas forcément du théâtre, de la danse ou du chant.* » C'est leur spontanéité et leur dynamisme sur scène qui l'ont guidé. Tous sont issus de l'immigration, sauf l'un d'entre eux, mais ce jeune homme a grandi dans un quartier populaire et a pris tous les codes de ses copains, adoptant leur culture. Le metteur en scène dresse avec eux le constat de leur réalité d'aujourd'hui. Qu'ont-ils à dire de leurs relations amoureuses ? Comment leur rapport à la tradition ou à la religion les influence-t-il ? Il semble que la question de la pureté, par exemple, taraude la plupart d'entre eux. Dieu n'est jamais loin de leurs préoccupations, qu'il soit un moteur ou un frein dans leur vie amoureuse. Quels sont leurs espoirs ? Quelles familles veulent-ils créer ? Quel monde rêvent-ils de construire ? Avec eux, il « *dessine les nouveaux contours, plus lumineux, d'une identité française réhabilitée et prometteuse* ».

ÉTAT DES LIEUX

Depuis 2011, Ahmed Madani, auteur et metteur en scène français né en Algérie, travaille à faire un état des lieux de la jeunesse qui vit dans les quartiers populaires en France. Dans son premier volet, *Illumination(s)*, il évoquait le parcours des pères qui sont arrivés en France dans les années 60 et qui ont fait venir ensuite leur épouse et leur famille. L'industrie occidentale avait besoin de main d'œuvre. Il avait réalisé une étude très documentée d'un point de vue historique sur cette immigration économique post-coloniale. À cette matière se mélangeait un travail littéraire sur la façon dont les jeunes hommes de la seconde génération se situaient par rapport à leur histoire familiale.

Dans son second volet, *F(l)ammes*, il se mettait sous le regard des femmes et les questionnait sur leurs rapports à leurs mères, grands-mères ou sœurs. Il avait rencontré une centaine de jeunes filles. Chacune lui avait raconté sa vie, rejoué pour lui des scènes qui les mettaient en scène avec leurs parents. De ces récits très différents, il avait tiré un texte fort, un condensé de toutes ces sensibilités qui s'exprimaient. En donnant à leurs histoires personnelles une dimension plus onirique, plus poétique, il avait composé ainsi un récit universel. Dans ces parcours de vie à la fois singuliers et pluriels, chacun pouvait retrouver un peu du sien.

C'est le même procédé qu'il utilise pour *Incandescences*, le dernier opus de la trilogie qui forme une même œuvre. Ici, il a rencontré une centaine de jeunes hommes et femmes et les a interrogés sur la séduction, la coquetterie. Comment s'habillent-ils quand ils veulent plaire à quelqu'un ? Que font-ils, comment s'y préparent-ils ? Quelle est la part de vérité et de séduction pure ? Le regard de l'autre, qu'il soit de la famille ou du quartier, est primordial quand on évoque le désir amoureux. Tandis que certains d'entre eux ont vécu une grande histoire d'amour, d'autres n'ont jamais entendu un « je t'aime », qu'il leur soit adressé ou échangé entre leurs parents. À partir de leurs réponses, parfois drôles ou crues, il aborde sur un ton léger, naïf ou poétique les questions de l'intimité. Leurs récits sont tous très différents, souvent denses,

Toiles & Planches

LA FLÛTE, CÔTÉ BACKSTAGE

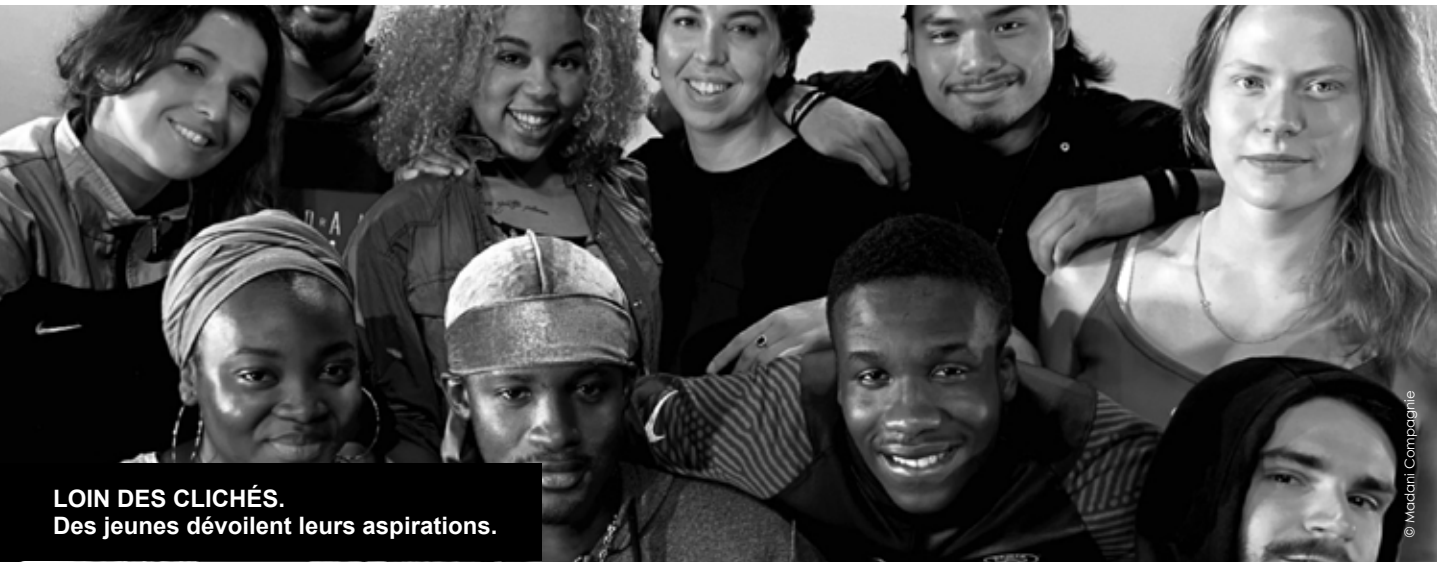
Comment l'opéra le plus maçonnique de Mozart a-t-il vu le jour ? Laure Tourneur raconte ici les coulisses de cette co-création, conçue à la fois par Wolfgang et son frère en maçonnerie, Emanuel Schikaneder. À l'aide d'une bonne douzaine d'acteurs et chanteurs d'opéra, la naissance de ces airs inscrits au patrimoine de l'humanité se produit sous les yeux des spectateurs.

***Une flûte enchantée*, mise en scène Daphné D'Heur, Théâtre royal du Parc, rue de la loi 3, Bruxelles, 12/11 → 12/12, ma-sa 20h15, di 15h. www.theatre-duparc.be/une-flute-enchantee/**

DIS-MOI, CÉLINE…

Avec humour et bienveillance, Valérie Lemercier retrace l'histoire d'amour peu commune entre Céline Dion et René, son producteur décédé en 2016, qui avait l'âge d'être son père. Ils s'appellent Aline et Guy-Claude dans le film, mais la référence est évidente. Pour s'aimer au grand jour, la chanteuse à la voix d'or et son mari devront se battre contre les préjugés. La comédienne et réalisatrice qui endosse le rôle de la diva est particulièrement convaincante et le film devrait plaire à tous les fans de la grande Céline.

***Aline, The voice of love* de Valérie Lemercier. En salle dès le 11/11.**



LOIN DES CLICHÉS.
Des jeunes dévoilent leurs aspirations.

© Madani Compagnie

douloureux et surprenants. Mais à travers ces antagonismes, l'auteur cherche un endroit d'où il peut parler d'une expérience qui rejoindra le spectateur, quel que soit son sexe ou son âge.

MIROIR, MIROIR…

Quand il commence son projet, Ahmed Madani a 59 ans. Il avait envie de reconsidérer sa propre histoire et voulait faire un travail de miroir avec cette jeunesse qui se projette dans l'avenir. « *Dans ce spectacle, je dis tout de moi. Je suis chacune d'entre elles et chacun d'entre eux*, explique-t-il. *Je travaille à partir d'un matériau humain qui me permet de creuser en moi-même. Un auteur ne peut pas raconter quelqu'un d'autre que lui-même.* » Il utilise donc le parcours de ces jeunes pour raconter sa propre histoire. Pour aller au plus profond du récit de chacun, il doit revenir en lui-même. Il a traversé les mêmes doutes, les mêmes désirs amoureux qu'eux. Il n'a pas leur âge, mais il est passé par là. « *Cette aventure n'aurait pas de sens s'il n'y avait pas la volonté de ma part de m'impliquer dans le récit, avec ma propre sensibilité. Cette histoire-là est totalement la mienne, même si elle n'est pas racontée par moi*. » Plus important encore, le spectateur se reconnaît lui aussi dans ces récits. Il y a tellement d'humanité dans ces personnages que chacun peut retrouver, à tel ou tel moment, quelque chose qui lui appartient. Chaque parcours de vie possède une dimension universelle.

TOUT FEU TOUT FEMME

L'auteur a choisi pour son triptyque des titres de feu : *Illumination(s)*, *F(l)ammes*, *Incandescences*. Les femmes et les hommes qu'il a rencontrés sont en effet animés des feux de la joie de vivre, de l'amour et de Dieu. Sensible depuis toujours à la poésie des mots, il choisit ses titres avec soin. *F(l)ammes* laisse entendre qu'on a souvent coupé les ailes aux femmes pour parler d'elles. Lui qui admire Rimbaud, lui qui écrivait des poèmes d'amour lorsqu'il était adolescent, lui qui a commencé à faire du théâtre par amour pour sa professeure de français, il y explorait sa propre part de féminité, ses relations avec sa mère, ses sœurs et les femmes qu'il a connues.

Étymologiquement, *incandescence* vient du latin *incandescere* qui signifie devenir blanc. Pour ces jeunes issus de l'immigration, devenir blanc, c'est appartenir à un pays occidental, intégrer sa culture, son mode de vie, son rapport à l'amour. Ce trajet que tous sont en train de parcourir, même s'ils sont nés en France, c'est aussi celui qu'Ahmed Madani a dû explorer. En croisant l'histoire, l'intime et la poésie, il propose un spectacle qui respire la soif de vivre. Il dresse le portrait d'une jeunesse qui s'inscrit pleinement dans le monde d'aujourd'hui et qui veut créer celui de demain avec une grande générosité. ■

Incandescences, d'Ahmed Madani, du 10 au 28/11 au Théâtre de Poche, 1a Place du Gymnase, 1000 Bruxelles ☎02.649.17.27 www.poche.be

PARDON ISLAMIQUE

Jusqu'à il y a peu, la télévision iranienne proposait une émission de télé-réalité où on rendait des jugements par jury populaire. Si la famille d'une victime pardonnait à l'accusé(e), le public pouvait décider que la personne ait la vie sauve. Ce type de show a inspiré le réalisateur de documentaires Massoud Bakhshi, déjà intéressé par le pardon selon l'islam. Dans cette fiction, une femme de 22 ans tue accidentellement son 'mari temporaire' de 65 ans. Si, lors de l'émission, qui se déroule le soir de la nuit le plus longue de l'année, la fille du mari lui pardonne, sa vie pourrait être sauvée. Mais qu'est-ce que pardonner en pareille circonstance ? Ce scénario, si incroyablement réel, a valu au film le Grand prix 2020 du jury du festival indépendant de Sundance.

***Yalda, la nuit du pardon*, en salles depuis la mi-octobre.**

GRETA DANSE

Une adolescente qui refuse la résignation et appelle à la révolte : pour les jeunes générations, Greta Thunberg incarne l'espoir et la lutte. Ce spectacle entend, par la danse, rendre hommage au combat de la jeune Suédoise en donnant corps à ses discours. Une création mondiale.

A dance for Greta, Charleroi danse/ Les écuries, Bd P. Mayence 65c, Charleroi, 17-20/11. www.ancre.be/show/2020-2021-a_dance_for_greta

Un spectacle musical à déguster en famille

UN SAVOUREUX *PIC-NIC*

Christian MERVEILLE

Le spectateur est venu assister à un spectacle musical. Et pourtant, sur scène, aucune présence d'instruments de musique. Seulement, deux bouquets d'arbres dessinés comme sur une vieille peinture anglaise. Le noir doucement se fait. Pendant un moment rien ne se passe. Soudain apparaît une dame curieusement habillée, robe serrée et colorée. Elle est aussi drôlement coiffée, avec sur le nez de petites lunettes rouge très voyantes. Au bras, un petit panier d'osier. Elle appelle doucement en anglais « *Mister Daffodil !* » et cherche partout. Surgissant timidement de derrière un des deux bouquets d'arbre, un homme se présente, l'air ébahi, casquette sur la tête et vêtu d'un kilt. Il tient dans les mains un grand coffre en bois qui a l'air de sacrément l'embarrasser. « *Misses Flower ? »,* s'enquiert-il.

PREMIER RENDEZ-VOUS

Ils sont là tous les deux, timides, sans oser se donner la main, ni se toucher ou s'embrasser. À travers quelques gestes maladroits, et grâce à une chanson où se mêlent à la fois le français, l'anglais et leurs deux voix qui s'harmonisent si justement, le spectateur comprend qu'ils ont *rendez-vous* (avec l'accent british). Qu'il s'agit même d'un premier rendez-vous et que ce moment va être important pour eux et aussi pour le spectateur invité lui aussi à ce qui deviendra un savoureux « *pic-nic* » pour les yeux et les oreilles.

« *Dans la vie de tous les jours, Rachel et moi nous mélangeons les deux langues*, *cela nous semble tellement* naturel, explique Perry Rose, qui interprète le monsieur. *On avait envie que les spectateurs puissent le découvrir sur scène. Mais aussi se rendre compte qu'on peut se parler avec la musique, les gestes, les attitudes, les images. Nous voulions que ce soit un spectacle total.* » On pense aux adorables comptines anglaises, ces *nursery rhymes* où se côtoient des grenouilles et des girafes, où chassent des mouches qui sont aussi des fusées et où on entend se quereller une tourterelle et un pigeon qui, bien que différents, entonnent quand même la même chanson. Comme dans ces univers enchanteurs, le public est en effet embarqué ici dans un monde imaginaire où la vie se déroule simplement sans aucune contrainte du réel. « *Nos références d'enfance, c'est ce monde des nursery, mais c'est aussi les Monty Python avec ce côté absurde et* nonsense. *Quand on part dans cette direction tout devient possible, comme faire croire à des choses qui seraient là sans qu'elles y soient* », ajoute le comédien-chanteur.

COFFRE MYSTÉRIEUX

Ah, voilà de quoi s'asseoir ! Mais allez savoir d'où jaillissent soudain ces deux chaises pliantes. Qu'importe, elles sont le fruit de la magie de ce spectacle à la fois très enlevé et plein de surprises, qui se déroule pourtant dans un calme très anglais où les choses adviennent tout naturellement. Comme dans les contes, le coffre mystérieux peut devenir une table… d'où émerge, d'un coup de baguette magique, tout ce qu'il faut pour ce pique-nique tant attendu. Chacun des deux convives a apporté tout ce qu'il croyait que l'autre aimait et lui en fait cadeau en jonglant, en jouant avec ses objets de la vie quotidienne qui deviennent des instruments de musique.

« *On a voulu offrir dans ce spectacle tout ce qu'on avait envie de faire sur scène*, raconte encore Perry Rose. *Il faut savoir que je suis né dans une famille d'artistes de cirque et que Rachel a joué entre autres avec le Cirque Plume. C'est ainsi devenu un spectacle chantant, dansant, musical que nous avons vraiment plaisir à jouer.* »

Ce sont alors des mouches qui arrivent, attirées par les sucreries, et qu'il faut absolument chasser. Mais voilà qu'elles chantent « *qu'on ne peut pas les attraper* » ! Quoi, des mouches qui chantent ? Dans ce spectacle, il ne faut s'étonner de rien. Tout y est possible, tout devient vrai. Tel le vent se lève, chasse les mouches et fait voler un cerf-volant. Enfin, pas tout à fait,

Portées & Accroches

LE LOUP DU LIMBOURG

Situé près de Maas-Mechelen, le parc naturel du Haut-Limbourg regorge de bruyères et de forêts. Lieteberg en est la porte d'entrée. Outre des parcours de balades, il compte un sentier pieds nus et Entomoplis, un musée des insectes. Alors que le retour du loup suscite débat, il accueille aussi une exposition sur ce superbe animal, et à l'aide d'expériences étrangères, explique comment arriver à vivre avec ces canidés.

Loups au Limbourg, Lieteberg, Stalkerweg, Zutendaal, 07/11 → 03/01. Un peu de néerlandais peut être utile. www.lieteberg.be

CHAPELLE & MUSIQUE

Depuis cinq ans, la chapelle musicale reine Élisabeth (Waterloo) comprend une extension, plus spacieuse que l'édifice original, dénommée'' 'l'aile de Launoit'. En plus d'une vingtaine de studios pour étudiants, un 'studio de musique' y accueille des concerts intimistes. Des cycles y proposent l'audition d'intégrales de Beethoven : ses sonates pour piano, par Louis Lortie (24 et 26/11), et ses œuvres de musique de chambre par le trio Sora (17/11).

À noter aussi : un concert de St-Nicolas *Schubert est amoureux* (28 et 29/11) et une soirée spéciale *cello* (1/12). www.musicchapel.org

COMPLICITÉ.
Se découvrir à la fois si semblables et pourtant si différents.

Avec leur nouveau spectacle, Perry Rose et Rachel Ponsonby invitent les spectateurs à un étrange *Pic-Nic Rendez-vous*. Par le biais de jongleries, jeux d'acteurs, acrobaties, chansons et musiques, ils font découvrir la joie de la rencontre avec l'autre dans toute sa diversité.

le public est mis à contribution pour l'aider. Même si tout est sens dessus dessous, ce spectacle reste néanmoins très cohérent, suivant simplement une autre logique. D'ailleurs les enfants, quand ils sont invités à participer plus activement, le font toujours de manière simple et évidente. Et avec beaucoup de finesse et d'à-propos : des gestes accompagnant la musique, un souffle, ou quelques onomatopées comme un autre langage possible après l'anglais et le français.

ODE AUX DIFFÉRENCES

Se découvrir à la fois si semblables et pourtant si différents. Différents par la langue, un peu d'anglais dans une bribe de français, à moins que ce ne soit l'inverse. Différents par les instruments de musique quand ils se mettent à jouer ensemble dans une diversité qui fait naître l'harmonie. Et prendre conscience aussi que ce n'est pas le pantalon qui fait le garçon (l'homme ici porte un kilt) ou la jupe qui fait la fille. Mais comment mieux le dire si ce n'est à travers une chanson, où deux voix se mêlent, pour dire combien sont semblables pigeons et tourterelles quand ils roucoulent le même refrain. Perry Rose : « *C'est un spectacle qui donne envie de s'aventurer dans les rencontres pour faire de la différence une richesse, tout en écoutant ses propres désirs, ses propres rêves en étant attentif à ceux de l'autre bien au-delà des barrières de la langue. Tout y pousse : la musique, le chant, la danse, les gestes.* »

Pic-Nic Rendez-vous apporte encore son lot de surprises, comme l'apparition d'un éléphant ou un échange de cadeaux, un disque vinyle 33 tours et un vieux gramophone à remonter. Des pas de danse s'esquissent séparément, avant de se rejoindre pour un pas de deux. Le spectacle se dirige alors résolument vers la comédie musicale, là, devant le public dont les yeux se remplissent d'étoiles. « *La comédie musicale est un vieux rêve. Je suis fan de* Mary Poppins*, de* Singing in the rain*. Chanter, danser, jouer d'un instrument de musique, jongler, faire l'acrobate, pour moi c'est la totale, un vrai bonheur.* »

Il ne faut surtout pas dévoiler le coup de théâtre final de cet enthousiasmant *pic-nic* que l'on déguste comme on savoure un biscuit trempé dans une tasse de thé traversée par un nuage de lait. Déjà, « *il faut rentrer chacun chez soi/ c'était un bonheur de vivre un moment comment celui-là* », conclut la dernière chanson. Au fait, comment dit-on « charmant » en anglais ? ■

Pic Nic Rendez-vous zirktheatre.be/fr/ Ce spectacle est accompagné d'un livre/disque.

PROMENADE AU XXE

Les musées royaux des Beaux-Arts de Bruxelles possèdent plus de quatre mille œuvres d'art moderne et contemporain (peintures, sculptures, œuvres sur papier, installations et vidéos). Cette exposition, montée en raison de la covid, en sélectionne cent-cinquante. Celles-ci représentent ce qu'a été 'le moderne' à la fois dans l'art belge et international, au long du siècle dernier. Le visiteur découvre ainsi des artistes étrangers connus (Matisse, Bacon, Boltanski, Léger, Klee…), d'autres moins accessibles, et de nombreux créateurs belges réputés (Wouters, Broodthaers, Tuymans…) ou moins connus (Meurant, Ballens, Van der Auwera…). Un voyage qui plonge dans l'histoire de l'art, ses conflits et ses différences.

Be. Modern, de Klee à Tuymans, M. R. Beaux-Arts, rue de la régence, Bruxelles → 24/01 www.fine-arts-museum.be/fr/expositions/be-modern

FOLON A L'ABBAYE

Cet automne et cet hiver, l'abbaye de Villers-la-Ville accueille vingt sculptures monumentales de l'artiste belge Jean-Michel Folon. Confrontées à la beauté de ce site cistercien, ces œuvres réagiront avec lui au gré de la lumière et des saisons.

10-17h → 21/02/2021. Entrée comprise dans le prix d'accès aux ruines.

L'envers du rêve américain

UN MONDE *EN RUINE*

Chantal BERHIN

À travers deux histoires qui se répondent d'un chapitre à l'autre, Barbara Kingsolver se demande, dans *Des vies à découvert*, s'il faut vivre caché ou non lorsqu'on est habité par la recherche du juste et du bon.

Le nouveau roman de l'Américaine Barbara Kingsolver, *Des vies à découvert*, fait voyager le lecteur entre deux périodes : les premières années suivant la fondation d'une ville au XIXe siècle aux États-Unis et la fin du mandat présidentiel d'Obama. Le point d'accroche est un pâté de maisons à Vineland, une ville utopique du New Jersey dont le concepteur, Charles Landis, a promis aux candidats à l'installation une vie basée sur le progrès et le développement par l'éducation. Ceux qui achètent un terrain sont obligés d'y élire domicile dans l'année et de mettre la terre en valeur. La double action du roman se déroule dans un bout de lotissement de maisons anciennes, mais à deux époques différentes et autour de personnages dont le point commun est leur anticonformisme et leur obstination à "vivre dans la lumière". C'est à dire en recherche de ce qui est vrai ou humainement juste, en dépit des conséquences possibles sur leur vie sociale dans un milieu conformiste.

DARWIN VS BIBLE

1871 à Vineland. Thatcher Greenwood, professeur de sciences, se lie d'amitié avec sa voisine, Mary Treat, écrivaine et biologiste alors très connue, fervente soutien de Darwin et de sa théorie de l'évolution. Lui pour qui la vérité des principes darwiniens sur l'évolution des espèces est fondamentale se trouve exposé à la critique et aux vexations. Notamment de la part du directeur de l'école où il enseigne, qui défend une lecture fondamentaliste de la Bible comme source d'explication des mystères de la nature. Il craint dès lors de perdre son emploi et d'entraîner sa famille dans une ruine qui menace déjà sa maison.

Le volet contemporain, que l'on suit en alternance d'un chapitre à l'autre, se situe à la fin du mandat du premier président noir des États-Unis. Au début d'une campagne électorale qui voit la montée en popularité d'un improbable personnage, jamais cité, que l'on reconnaît sans peine sous le sobriquet de « Grande Gueule ». Le point commun entre les deux amis adeptes des sciences et la famille de Willa Knox est un terrain avec deux maisons et une annexe à Vineland. Lorsque Willa cherche des moyens financiers pour sauver sa maison qui menace de s'écrouler, elle apprend que celle-ci a peut-être abrité la célèbre Mary Treat. Est-ce une opportunité pour valoriser son bien et obtenir des subsides ?

DANS LA LUMIÈRE

On suit, en 2016, le quotidien d'une famille ventilée sur quatre générations dans leur parcours du combattant, tenaillée par des problèmes financiers. On accompagne Willa dans ses difficultés à assumer la charge de son beau-père malade et de son petit-fils orphelin de mère. On voit comment la nouvelle génération, sous les traits de Tig, sa fille cadette, invente sans regret un autre style de vie moins consumériste. Il reste que l'on s'étonne du système américain où la classe moyenne sombre dans la pauvreté, malgré des emplois relativement corrects et un budget assurance astronomique, mais qui se révèle ici inutile. Barbara Kingsolver souligne aussi la persistance des idées racistes et crée des parallèles entre les populismes d'hier et d'aujourd'hui.

On retrouve, dans *Des vies à découvert*, le style résolument engagé et en même temps plein d'humour d'une auteure dont tant de lecteurs ont apprécié les best-sellers précédents (*L'arbre aux haricots, Les yeux dans les arbres*…). Autour du concept d'une maison qui se fissure et prend l'eau, elle met en scène des personnages, certains historiques et d'autres imaginaires, en quête de vérité. Et qui décident, envers et contre tout, de se tenir dans la lumière et de vivre à découvert. ■

Barbara KINGSOLVER, *Des vies à découvert*, Paris, Rivages, 2020. Prix : 24,50€. Via *L'appel* : - 5% = 23,28€.

Des livres moins chers à *L'appel*

L'APPEL
Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.
Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.
Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.
Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet : www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel
Attention : nous ne pourrons fournir que les ouvrages mentionnés **« Prix -5 % »**.
Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).
Je commande les livres suivants :
. . . . . €
. . . . . €
. . . . . €
Total de la commande + frais de port : . . . . . €
Nom : . . . . . .
Prénom : . . . . . .
Rue : . . . . . .
. . . . . N° : . . . . . .
Code Postal : . . . . . Localité : . . . . . .
. . . . . .
Tél. : . . . . . E-mail : . . . . . .
. . . . . .
Date : . . . . . Signature :

Livres

ÊTRE DANS LA VÉRITÉ

La philosophe Simone Weil (1909-1943) est considérée comme une humaniste en recherche de la vérité. Cette préoccupation se reflète dans ce texte d'une tragédie, inachevée, qu'elle avait commencé à rédiger en 1940, et qui relate le moment où, en 1616, des conjurés avaient voulu renverser le pouvoir des doges de Venise pour céder la cité à l'Espagne. Une entreprise qui n'échouera que grâce à un seul homme. Le texte, incomplet, est parcouru de notes, de commentaires, qui laissent voir comment une œuvre se bâtit, et ce qui, en son sein, préoccupait la philosophe. (F.A.)

Simone WEIL, *Venise sauvée*, Paris, Payot-Rivages poche, 2020. Prix : 7,50€. Via *L'appel* : - 5% = 7,13€.

QUELLE AVENTURE !

Le 17 octobre 1974, le premier numéro du nouvel hebdo *4 Millions 4* sort de presse, succédant à *Rénovation* qui venait de se saborder. Solide défi dans la période troublée du moment : apparitions des partis régionalistes, crises politiques successives… Jean Pierre Vander Straeten en a été le secrétaire de rédaction. Cette *aventure journalistique* plonge le lecteur dans l'histoire nationale à un tournant important : l*a* fin de la « *Belgique de papa* », selon les mots du Premier ministre de l'époque. Quelles similitudes entre cette période et l'actuelle ! (M.L.)

Jean-Pierre VANDER STRAETEN, *Une aventure journalistique, 4 millions 4* .Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

MOSAÏQUE BELGE

Voici une visite décalée de ce pays si surréaliste, si pluriel et si improbable nommé Belgique. Ces quinze nouvelles sont des émotions et des interrogations personnelles à propos d'endroits et de personnages qui font partie de la réalité et de l'histoire du plat pays : l'homme de Spy, les Diables Rouges, Léopold II, Rimbaud et Verlaine à Mons, la place des Palais, la Nationale 4… Avec bonheur et hauteur, l'auteur interpelle et s'interroge sur le futur de ce curieux État démocratique et monarchique qui ne parvient que difficilement à afficher une unité de façade lézardée par des conflits linguistiques et idéologiques insondables. (B.H.)

Michel TORREKENS, *Belgiques*, Hévillers, Ker éditions, 2020. (parution 23/10/2020)Prix : 12€. Via *L'appel* : -5% = 11,40€.

CONVERSION MYSTIQUE

En quête de 'sa' vérité, et espérant détruire un mal qui, au fond de lui, le ronge sans remède depuis son enfance, le comédien, musicien et compositeur Xavier Goulard n'a cessé de chercher comment apaiser ses tourments intérieurs. Il a cru trouver une réponse dans la composition d'un immense requiem, dans le beau monde catholique, auprès de l'orthodoxie, ainsi que dans la franc-maçonnerie, dont il deviendra un Vénérable Maître. La rencontre avec un carme lui fera découvrir un autre chemin. Aujourd'hui, lui-même et son épouse sont carmes déchaux séculiers. Mais, à 61 ans, rien ne dit que là s'arrêtera la quête de cette vie qui se lit comme un roman. (F.A.)

Xavier GOULARD, *Requiem, histoire d'une conversion spirituelle*, Paris, Artège, 2020. Prix : 18€. Via *L'appel* :- 5% = 17,10€.

QUÊTE DE LIBERTÉ

Décédée l'an dernier, la philosophe Agnès Heller raconte les étapes de son existence et les hasards qui l'ont traversée. Née en 1929 à Budapest dans une modeste famille juive, dont le père est mort à Auschwitz, elle a été successivement sioniste, communiste et pour un socialisme à visage humain. Elle a vécu en Australie puis a enseigné à la New School de New York avant de rentrer en Hongrie. Autrice de livres sur les philosophes de tous les temps, dont *Au-delà de la Justice*, elle a qualifié le siècle passé de « *décivilisation* ». À la fin de sa vie, elle défendait la responsabilité personnelle et la démocratie libérale à l'européenne contre les nationalismes. (J.Bd.)

Agnès HELLER, *La valeur du hasard,* Paris, Payot & Rivages, 2020. Prix : 17€. Via *L'appel* : - 5% = 16,15€

MÉDITATIONS VIGNERONNES

Olivier De Boisgelin est vigneron au Domaine de Fontlade, en Provence verte. En 2002, avec un ami boulanger, il a été ordonné diacre. Pour lui, engagement de foi et amour du vignoble vont de pair. « *Le vigneron est au paysan ce que l'artiste est à l'artisan* », écrit-il. Au terme de sa carrière, ce père de six enfants a mis sur papier ses réflexions spirituelles sur la vigne et le vin, du *lakérem* juif à la vigne messianique, en passant par le *hédad* d'Isaïe. Des petits textes à saisir comme une *lectio divina*. « *La floraison de la vigne est comme un chant d'amour* », pense-t-il notamment. (F.A.)

Olivier de BOISGELIN, *Les raisins de la joie*, Paris, Salvator, 2020. Prix : 13€. Via *L'appel* : - 5% = 12,35€.

Notebook

En raison de la covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.

Conférences

BRUXELLES. ***Pourquoi j'écris.*** Avec Franz-Olivier Giesbert, journaliste et écrivain, le 12/11 à 20h30, salle Henry Le Bœuf du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, rue Ravenstein.
☎02.543.70.99
gcc@grandesconferences

BRUXELLES. ***La grâce : j'ai essayé d'approcher au plus près ce miracle qui fait surgir la lumière au plus profond de la noirceur…*** Avec Thibault de Montaigu, le 19/11 à l'UOPC, avenue Gustave Demey 14, 1160 Bruxelles.
☎02.663.00.40
event@uopc.be

LIBRAMONT-CHEVIGNY. ***Sculptures et installations en osier.*** Avec Yvonne Knevels de l'université d'Hasselt, le 9/11 à 18h30, Centre Culturel de Libramont-Chevigny, avenue d'Houffalize 56d.
☎061.22.40.17
bienvenue@cclibramont.be

LIÈGE (JUPILLE). ***Changements climatiques, écosystèmes bouleversés ? Est-ce que notre consommation peut avoir un impact sur le climat et l'environnement ?*** Avec Pierre Ozer, docteur en sciences géographiques, le 13/11 à 18h, salle Prévert, rue Jean Hermesse (face au Delhaize). ☎04.370.13.80
info@fcjw.be

Formations

BRUXELLES. ***Formation à l'écoute.*** Les 13 et 14, 27 et 28/11 de 9h30 à 16h30 à la Pastorale de la Santé, rue de la Linière 14, 1060 Bruxelles.
☎02.533.29.55
formations.visiteurs@catho-bruxelles.be

CIPLY. ***L'éthique sociale inspirée par L'Évangile.*** Avec Christophe Cossement, les 12, 19 et 26/11 à la maison diocésaine de Mesvin, chaussée de Maubeuge 457.
☎065.35.15.02

LIÈGE. EVRAS : ***Éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle.*** Avec Suzanne et Philippe Renier, les 19/11, 26/11 et 3/12 de 17h30 à 19h20, Centre diocésain de formation, rue des Prémontrés 40.
☎04.220.53.63
seminaire.liege@catho.be

TILFF (BRIALMONT). ***Atelier d'écriture biblique : quel projet Dieu a-t-il pour moi ?*** Avec Monique Wodon, le 12/11 à l'abbaye de Brialmont, château de Brialmont.
☎0485.73.62.84
moniquewodon@gmail.com

WÉPION. ***Quand le conjoint est décédé, comment refaire sa vie ?*** Avec Tommy Scholtes, le 7/11 de 9h15 à 17h, Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.
☎081.46.81.11
secretariat@lapairelle.be

Retraites

BRUXELLES. ***Matinée de ressourcement OASIS.*** Avec Jean-Yves Grenet, Tommy Scholtes ou Philippe Wargnies, le 14/11 de 9h10 à 11h30 dans la chapelle N-D des Apôtres, église Saint-Jean Berchmans, collège Saint-Michel, boulevard Saint-Michel 24, 1040 Bruxelles.
☎02.739.33.21
tommy.scholtes@tommyscholtes.be

NIVEZÉ (SPA). ***Regeneration Day 3 ! Des balises pour construire sa vie comme jeune chrétien.*** Avec Jean-Marc de Terwangne, du 15 au 18/11 de 9h15 à 15h, Foyer de Charité, avenue Peltzer de Clermont 7.
☎087.79.30.90
foyerspa@gmx.net

RHODE-SAINT-GENÈSE. ***Aujourd'hui notre couple.*** Avec Bénédicte Ligot et Florence Lasnier, les 22/11, 10/01/21 et 28/03, Centre spirituel de Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9.
☎0460.96.45.05
benedicte.ligot@ndjrhode.be

WÉPION. ***Session : Comment rebondir ou aider à rebondir suite à un burnout.*** Avec Natalie Lacroix, Patrice Proulx, Étienne Vandeputte et Eddy Vangansbek, du 15/11 au 19/11, Centre spirituel de la Pairelle, rue Marcel Lecomte 25.
☎081.46.81.11
secretariat@lapairelle.be

Et encore …

BRUXELLES. ***Promenade littéraire à Train World.*** Avec des comédiens professionnels, les 14 et 15/11 de 10h30 à 12h, de 11h à 12h30 et de 13h30 à 15h, Train World, place Princesse Élisabeth 5, 1030 Schaerbeek. ☎02.224.74.37
info@trainworld.be

LIÈGE. ***Chanter pour le plaisir.*** Les 7, 14 et 28/11, les 5, 12 et 19/12 de 15h à 17h au presbytère en face de l'église Ste-Walburge, rue Sainte-Walburge 148.
☎0468.36.94.66
vrancken.richard@gmail.com

LIÈGE. ***Soirée : Prier L'Évangile.*** Tous les 10 du mois de 20h à 21h30 à l'Espace Loyola–Collège Saint-Servais, rue Saint Gilles, 102-104.
☎0478.57.61.52
philippemarbaix@laviale.be

OBOURG. ***Visite des carrières d'Obourg et son environnement naturel unique.*** Avec un guide nature membre du Cercle des naturalistes de Belgique, le 7/11 de 14h à 16h, à la Maison des Sciences de la Vie et de la Terre, rue d'Empire 31.
☎065.84.40.65 info@msvt.be

Messagerie

À propos de notre article Sœur Gertrude face au jugement de l'Histoire (n° d'octobre), *nous avons reçu un courrier dont nous publions ici un extrait. L'in-extenso figure sur notre site internet.*

La vérité de sœur Gertrude, c'est ce qu'elle croit vrai. Pas besoin de consensus général. Et ce qu'elle croit vrai, c'est qu'elle est innocente. Après une instruction qui a duré 5 ans et un procès régulier, une cour d'assise a jugé qu'elle était coupable. Et ce jugement est définitif. La vérité historique, elle, n'est pas définitive. Elle résulte du travail des historiens, qui est toujours en cours. (…) Je ne sais pas ce que c'est que la vérité judiciaire. Le juge et/ou le jury ne dit pas la vérité, il dit le droit après avoir vérifié les faits (les preuves qui lui sont soumises), interrogé les témoins, entendu l'acte d'accusation, les plaidoyers de la défense et la déclaration de l'accusée. (…) Non, pour ma part, je ne me ferai pas ma propre vérité sur le génocide, je continuerai à m'informer. (…) Je me demande pourquoi *L'appel, le magazine chrétien de l'actualité qui fait sens*, a jugé bon de consacrer deux pages pour rendre compte de la parole de sœur Gertrude : sur le Rwanda, il y a beaucoup de travaux et de témoignages qui me paraissent tellement plus riches et dont *L'appel* pourrait utilement rendre compte. [suit : une liste de références d'ouvrages]

Bruno MAITER

Stannah

Dis Papy, tu me prêtes ton fauteuil magique ?

PERMANENCE 24/7

APPELEZ GRATUITEMENT VOTRE CONSEILLER AU
0800 54 299

NOUVEAU !

Des ascenseurs domestiques compacts qui s'intègrent sans cage dans n'importe quel édifice. Existent aussi pour handicapés moteurs.

- Stannah est le leader mondial dans le domaine des monte-escaliers.
- Une solution pour chaque escalier à un prix abordable.
- Avec garantie omnium à vie si vous le souhaitez.
- Large gamme de monte-escaliers d'occasion récents avec traçabilité.

Appelez-nous ou demandez le dossier d'information complet sur **www.stannah.be**, en envoyant un courriel à **info@stannah.be**, ou par courrier :

Oui, je souhaite recevoir le dossier d'information complet

Merci de renvoyer le coupon dûment rempli à : **Stannah - Poverstraat 208 - 1731 Relegem**

Nom Mme/M. : ..... Code postal/Commune : .....

Tél. : ..... Adresse courriel : .....

L'APPEL

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures

L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde